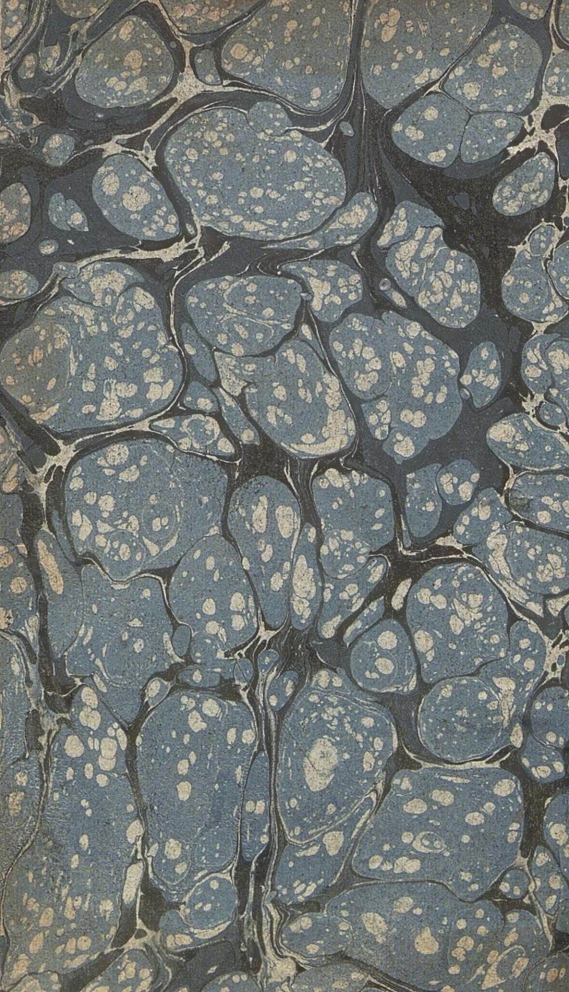
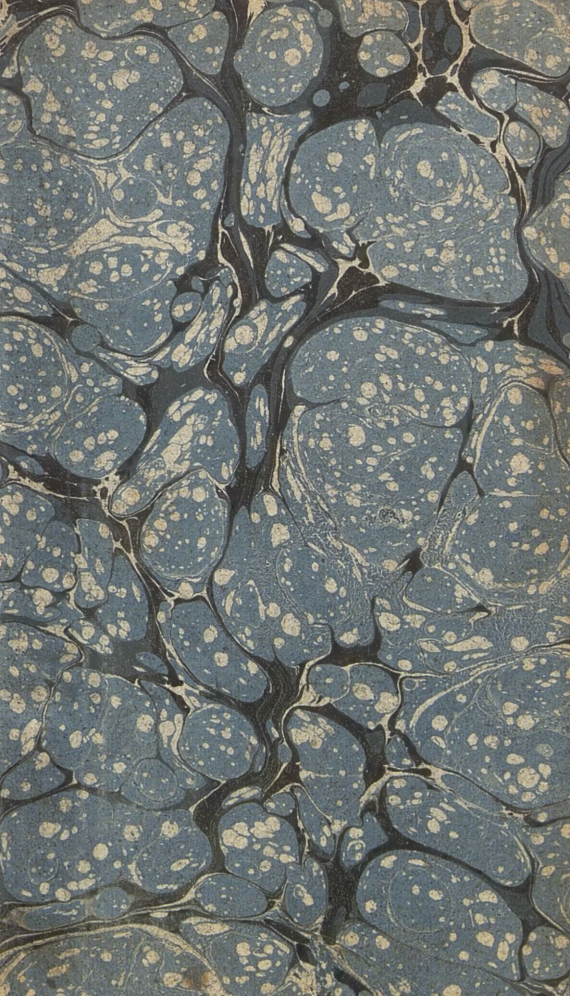






ŒUVRES COMPLETTES
DE
BERQUIN.

TOME SECOND.



Arretons nous ici, mon fils, dit Mr. de Germeuil, cet endroit est charmant pour un dejeuner...

C. Monnet inv. del. Delignon sculp.

L'AMI DES ENFANS,

PAR BERQUIN;

Mis en ordre par J. J. REGNAULT-WARRIN.

Delectando pariterque monendo.
(HORAT.)

Une morale nue apporte de l'ennui;
Le conte fait passer le précepte avec lui.
(LAFONTAINE.)

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, N°. 477.

AN DIX, (1802).

L'AMI
DES
ENFANS.

LES TROIS GATEAUX.

Viens, Paulin, dit un jour M. de Gerseuil à son fils, dans une belle matinée de la fin du printemps. Voici un panier où j'ai mis un gâteau et des cerises. Nous irons, si tu veux, déjeûner dans la prairie voisine.

Ah ! quel plaisir, mon papa, lui répondit Paulin, en faisant une gambade de joie. Il prit le panier d'une main, donna l'autre à son père, et ils marchèrent ensemble vers la prairie. Lorsqu'ils l'eurent un peu parcourue pour y choisir une place agréable : Arrêtons-

nous ici, mon fils, dit M. de Gerseuil; cet endroit est charmant pour un déjeûner.

PAULIN.

Nous n'avons pas de table, mon papa : comment ferons-nous ?

M. DE GERSEUIL.

Voici un tronc d'arbre renversé qui nous en serviroit, si nous en avions besoin ; mais tu peux bien manger tes cerises dans le panier.

PAULIN.

A la bonne heure ; mais il nous manque des chaises.

M. DE GERSEUIL.

Et ce banc de gazon, le comptes-tu pour rien ? Vois comme il est couvert de jolies fleurs ! Nous allons nous y asseoir, à moins que tu n'aimes mieux t'étendre sur le tapis.

PAULIN.

Le tapis, mon papa ? Vous savez bien qu'il est encore cloué dans le salon.

M. DE GERSEUIL.

Il est vrai. Il y a un tapis dans le salon : mais il y en a aussi un ici.

PAULIN.

Où donc est-il? Je ne le vois pas.

M. DE GERSEUIL.

Le gazon est le tapis des champs. Le joli tapis d'une belle verdure ! il est plus frais et plus douillet que les nôtres. Et comme il est grand ! il s'étend partout, sur les montagnes et sur les plaines : les agneaux trouvent bien doux de s'y reposer. Imagines-tu, Paulin, combien ils auroient à souffrir sur une terre nue et desséchée ? Leurs membres sont si délicats ! bientôt ils seroient tout brisés. Leurs mères ne savent pas leur préparer des lits de plumes : le bon Dieu y a pourvu à la place des pauvres brebis. Il leur a fait cette molle couchette, où ils peuvent s'étendre.

PAULIN.

Encore ont-ils le plaisir de la manger.

M. DE GERSEUIL.

J'entends ce que tu veux dire. Tiens, voici tes cerises et ton gâteau.

PAULIN, *goûtant le gâteau.*

Ah ! mon papa, qu'il est bon ! Il ne manqueroit plus qu'une histoire, tandis que je le mange. Si vous vouliez m'en conter une, la plus jolie que vous saurez ?

M. DE GERSEUIL.

Je le veux bien, mon fils. Ton gâteau me rappelle une histoire où il y en a trois.

PAULIN.

Un, deux, trois gâteaux ! L'eau m'en vient à la bouche. Comme cela doit faire une histoire friande ! Oh ! contez, contez-moi, je vous prie.

M. DE GERSEUIL.

Viens t'asseoir à mon côté. Bon. Mets-toi bien à ton aise pour m'entendre.

PAULIN.

Me voici tout prêt. Je vous écoute de mes deux oreilles.

M. DE GERSEUIL.

« Il y avoit un enfant de ton âge qui s'appeloit Henri. Son papa et sa maman l'envoyèrent à l'école. Henri étoit un fort joli petit garçon, et il aimoit ses livres plus encore que ses joujoux. Il fut un jour le premier de sa classe. Sa maman en fut instruite. Elle y rêva toute la nuit de plaisir; et le lendemain s'étant levée de bonne heure, elle appela sa cuisinière, et lui dit: Marianne, il faut faire un gâteau pour Henri, puisqu'il a si bien récité ses leçons. Marianne répondit : Oui, madame, de tout mon cœur; et aussi-tôt elle se mit à paîtrir un gâteau de fleur de farine choisie. Il étoit fort grand, grand comme tout mon chapeau rabattu. Marianne l'avoit rempli d'amandes, de pistaches, de fleur d'orange, de tranches de citrons confits. Elle avoit glacé le dessus avec du sucre; ensorte qu'il étoit blanc et uni comme de la neige. Le gâteau ne fut pas plutôt cuit, que Marianne le porta elle-même à l'école. Lorsque le

petit Henri l'apperçut, il sauta autour de lui, en frappant dans ses mains. Il n'eut pas la patience d'attendre qu'on lui donnât un couteau pour le couper; il se mit à le ronger à belles dents, comme un petit chien. Il en mangea jusqu'à ce que la cloche sonnât l'heure de l'étude; et lorsque l'heure de l'étude fut finie, il se remit à en manger. Il en mangea encore le soir jusqu'à l'heure de se mettre au lit. Un de ses camarades m'a même assuré qu'Henri, en se couchant, mit le gâteau sous son chevet, et qu'il se réveilla plusieurs fois la nuit pour le grignoter. J'ai bien quelque peine à le croire; mais il est très-sûr au moins que le lendemain, au point du jour, il recommença de plus belle, et qu'il continua de ce train toute la matinée, jusqu'à ce qu'il ne restât pas une seule miette de son grand gâteau. L'heure du dîner arriva: Henri n'avoit plus d'appétit; et il voyoit, avec jalousie, le plaisir que prenoient les autres enfans à faire ce repas. Ce fut bien

pis encore à l'heure de récréation. On venoit lui proposer des parties de boule, de paume, de volant : il n'avoit pas envie de jouer, et ses compagnons jouèrent sans lui, quoiqu'il en crevât de dépit. Il ne pouvoit plus se soutenir sur ses jambes; il s'assit dans un coin d'un air boudeur, et tout le monde disoit : Je ne sais ce qui est arrivé à ce pauvre Henri. Lui qui étoit si gaillard, qui aimoit tant à courir et à sauter, voyez comme il est triste, pâle, abattu ! Le Principal vint lui-même, et fut très-inquiet en le voyant. Il eut beau le questionner sur la cause de son mal, Henri ne voulut point l'avouer. Heureusement on découvrit que sa maman lui avoit envoyé un grand gâteau, qu'il s'étoit dépêché de le manger, et que tout le mal venoit de sa gourmandise. On envoya aussi-tôt chercher le médecin, qui lui fit avaler je ne sais combien de drogues plus amères les unes que les autres. Le pauvre Henri les trouvoit bien mauvaises; mais il fut

obligé de les prendre, de peur de mourir : ce qui lui seroit infailliblement arrivé. Au bout de quelques jours de remèdes et d'un régime très-rigoureux, sa santé se rétablit enfin ; mais sa maman protesta qu'elle ne lui enverroit plus de gâteaux.

PAULIN.

Il ne méritoit plus d'en sentir seulement la fumée. Mais, mon papa, ne voilà qu'un gâteau ; et vous me disiez qu'il y en avoit trois dans votre histoire.

M. DE GERSEUIL.

Patience, mon ami, voici le second.

Il y avoit dans la pension d'Henri, un autre enfant qui s'appeloit François. François avoit écrit à sa maman une lettre fort jolie, où il n'y avoit pas une seule rature. Sa maman, en récompense, lui envoya aussi le dimanche suivant un gâteau. François se dit en lui-même : Je ne veux pas me rendre malade comme ce goulu d'Henri : je ferai durer mon plaisir plus long-temps. Il prit le gâteau, qu'il eut beau-

coup de peine à porter, et il alla l'enfermer dans son armoire. Tous les jours, pendant les heures de récréation, il s'esquivoit adroitement d'entre ses camarades, montoit sur la pointe du pied dans sa chambre, coupoit un morceau de son gâteau, et renfermoit le reste à double tour. Il continua de même jusqu'au bout de la semaine; et le gâteau n'en étoit encore qu'à moitié, tant il étoit grand! Mais qu'arriva-t-il? A la fin le gâteau, se dessécha et se moisit: les fourmis trouvèrent aussi le moyen de s'y glisser pour en avoir leur part; ensorte que bientôt il ne valut plus rien du tout, et François fut obligé de le jeter en pleurant de regret: mais personne n'en fut fâché pour lui.

PAULIN.

Ni moi non plus. Comment! garder un gâteau pendant huit jours, sans en donner un morceau à ses amis! Fi, que c'est vilain! Mais, voyons le troisième, je vous prie, mon papa.

M. DE GERSEUIL.

Il y avoit encore dans la même pension un enfant, dont le nom étoit Gratien. Sa maman lui envoya un jour un gâteau, parce qu'il aimoit beaucoup sa maman, et que sa maman l'aimoit encore davantage. Aussi-tôt que la pâtisserie fut arrivée, Gratien dit à ses camarades : Venez voir ce que m'envoie maman ; il faut tous en manger. Ils ne se le firent pas répéter deux fois ; et ils coururent autour du gâteau, comme tu vois les abeilles voltiger autour de cette fleur qui vient d'éclore. Gratien s'étoit muni d'un couteau. Il coupa une partie du gâteau, en autant de portions qu'il y avoit de ses petits amis. Ensuite il les fit ranger en cercle pour n'oublier personne ; et ayant commencé par celui qui étoit le plus près de lui, il fit le tour du cercle en distribuant à chacun sa portion, avec un mot d'amitié, jusqu'à ce qu'il fût revenu à celui qu'il avoit servi le premier. Gratien alors prit le reste, et dit : Voici ma portion à moi, je la

mangerai demain. Il alla jouer, et tous les autres s'empressèrent de jouer avec lui à tous les jeux qu'il voulut choisir.

Un quart-d'heure après, il vint dans la cour un vieux pauvre avec son violon. Il avoit une longue barbe toute blanche; et comme il étoit aveugle, il se faisoit conduire par un petit chien qu'il tenoit au bout d'une longue corde. Le petit chien le menoit avec beaucoup d'adresse; et quand il voyoit du monde, il secouoit la sonnette pendue à son cou, pour avertir les passans de ne pas faire de mal à son maître. Lorsque le vieux aveugle se fut assis sur une pierre, et qu'il eut entendu les enfans autour de lui, il leur dit: Mes petits messieurs, si vous voulez, je vais vous jouer les plus jolis airs que je sais. Les enfans ne demandoient pas mieux. Le vieillard accorda son violon, et il leur joua des airs de sarabandes, et de toutes les chansons nouvelles de l'ancien temps. Gratien s'apperçut que tandis qu'il jouoit

les airs les plus gais, une grosse larme tomboit le long de ses joues; et il lui dit : Bon vieillard, pourquoi pleures-tu? Le vieillard lui répondit : Parce que j'ai bien faim. Je n'ai personne dans le monde qui nous donne à manger, à mon chien ni à moi. Si je pouvois travailler pour nous faire vivre tous deux! mais j'ai perdu mes yeux et mes forces. Hélas! j'ai travaillé jusqu'à ma vieillesse, et aujourd'hui je n'ai pas de pain. Gratien pleuroit comme le vieillard. Il s'en alla sans rien dire, et courut chercher le reste du gâteau qu'il avoit gardé pour lui : puis il revint tout joyeux, en criant de loin : Tiens, bon vieillard, voici du gâteau. Le vieillard dit, en ouvrant les bras : Où est-il? car je suis aveugle, je ne peux pas le voir. Gratien lui mit le gâteau dans la main, et le pauvre aveugle posa son violon à terre, essuya ses yeux et se mit à manger. A chaque morceau qu'il portoit à sa bouche, il en réservoit pour le petit chien fidèle qui venoit dîner dans sa main.

main. Et Gratien, debout à son côté, sourioit de plaisir. »

PAULIN.

Ah, Gratien! le bon Gratien! mon papa, donnez-moi votre couteau, je vous prie.

M. DE GERSEUIL.

Le voici. Qu'en veux-tu faire?

PAULIN.

Je n'ai fait qu'écorner un peu mon gâteau, tant j'avois de plaisir à vous écouter. Je vais couper ce que j'ai mordu. Tenez, voyez comme il est propre! J'aurai bien assez de ces rognures avec les cerises pour mon déjeûner. Et le premier pauvre que nous trouverons en retournant au logis, je lui donnerai le reste de mon gâteau, même quand il n'auroit pas de violon.

FI ! LE VILAIN CHARMANT !

CLAUDINE.

Lucette, as-tu vu le nouveau chien de ma sœur ?

LUCETTE.

Non, pas encore, ma chère amie.

CLAUDINE.

Je te plains. C'est bien la plus drôle petite bête qu'il y ait au monde.

LUCETTE.

Est-il vrai ? Comment s'appelle-t-il ?

CLAUDINE.

Charmant.

LUCETTE.

Voilà déjà un nom bien joli.

CLAUDINE.

Oh ! il est encore plus charmant que son nom.

LUCETTE.

Et qu'a-t-il donc de si drôle ?

CLAUDINE.

D'abord, il n'est pas plus gros que mon poing.

LUCETTE.

Je les aime bien de cette petite espèce.

CLAUDINE.

Et puis on ne sait pour qui le prendre, si c'est une levrette ou un épagneul.

LUCETTE.

Voilà qui est plaisant.

CLAUDINE.

Si tu voyois donc sa grosse queue qui fait le bouquet, ses oreilles qui pendent jusqu'à terre, ses longues soies qui viennent se chiffonner sur ses yeux et sur son museau, et la chienne de physionomie qui perce là-dessous ! Il est à croquer.

LUCETTE.

Et de quelle couleur est-il, Claudine ?

CLAUDINE.

Café au lait tendre.

LUCETTE.

Bon ! c'est la couleur de ce que j'aime le mieux pour mon déjeûner. Je n'en ai pas tous les jours. On ne me donne le plus souvent que du lait.

CLAUDINE.

Tout sec ?

LUCETTE.

Hélas! oui. Mais revenons à Charmant.

CLAUDINE.

Il fait plus de tours qu'un Scaramouche. Il donne la patte, et il distingue à merveille la droite de la gauche. Lorsqu'on lui jette un gant, il va le rapporter à la personne sans se tromper jamais.

LUCETTE.

Que me dis-tu ?

CLAUDINE.

Ensuite il fait comme s'il étoit mort. Il se couche tout de son long ; et il ne se relève pas qu'on ne lui ait fait signe de la main. On n'a qu'à lui mettre un petit balai entre les pattes, il monte la garde comme une sentinelle, et il danse un menuet aussi bien que M. Rigaudon.

LUCETTE.

Vraiment, voilà un chien fort bien appris. Mais, Claudine, est-il aussi

bien doux et bien tranquille, et ne fait-il mal à personne ?

CLAUDINE.

Oh ! c'est une autre affaire. Lorsqu'il vient un étranger dans la maison, il se met à japper contre lui comme un fou; et l'on a bien de la peine à l'empêcher de se jeter à travers ses jambes pour le mordre.

LUCETTE.

C'est bon pour la nuit; et encore, si c'étoit à lui de garder la maison.

CLAUDINE.

Il s'avise aussi quelquefois d'aller mordre le vieux chien de mon papa, sans que celui-ci lui ait fait de mal; et il ne lui voit rien manger, qu'il n'aille, de jalousie, lui arracher les morceaux de la gueule. Heureusement que Médor est un bon enfant.

LUCETTE.

Comment, Claudine, voilà ce qu'il fait ?

CLAUDINE.

Vraiment oui.

LUCETTE.

Et tu l'appelles Charmant?

CLAUDINE.

Il est si drôle et si gentil!

LUCETTE.

Va, Claudine, je n'en voudrois pas avec sa gentillesse et ses espiégleries. Mon papa dit qu'on est toujours laid, lorsqu'on a un mauvais cœur. Fi! le vilain Charmant!



PAPILLON,

JOLI PAPILLON !

Papillon, joli papillon ! viens te poser sur cette fleur que je tiens dans ma main.

Où vas-tu, petit étourdi ? Ne vois-tu pas cet oiseau gourmand qui te guette ? Il vient d'aiguiser son bec, et il l'ouvre déjà tout prêt à t'avaler. Viens, viens ici ; il aura peur de moi, et il n'osera t'approcher.

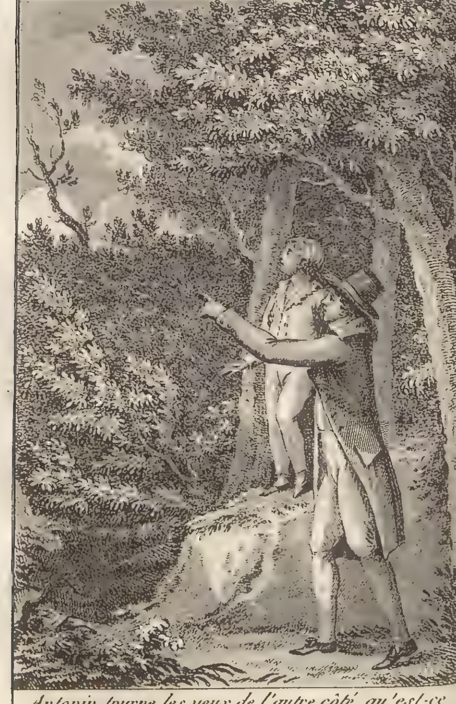
Papillon, joli papillon ! viens te poser sur cette fleur que je tiens dans ma main.

Je ne veux point t'arracher les ailes, ni te tourmenter ; non, non, tu es petit et foible, ainsi que moi. Je ne veux que te voir de plus près ; je veux voir ta petite tête, ton long corsage et tes grandes ailes bigarrées de mille et mille couleurs.

Papillon, joli papillon! viens te poser sur cette fleur que je tiens dans ma main.

Je ne te garderai pas long-temps; je sais que tu n'as pas long-temps à vivre. A la fin de cet été tu ne seras plus; et moi, je n'aurai alors que six ans.

Papillon, joli papillon! viens te poser sur cette fleur que je tiens dans ma main. Tu n'as pas un moment à perdre pour jouir de la vie : tu pourras prendre ta nourriture tandis que je te regarderai.



Antonin tourne les yeux de l'autre côté, qu'est-ce qui brille ainsi derriere les arbres...

C. Monnet inv. del. Delignon sculp

LE SOLIEL ET LA LUNE.

La charmante soirée ! Viens, Antonin, disoit M. de Verteuil à son fils. Regarde ; le soleil est prêt à se coucher. Comme il est beau ! nous pouvons l'envisager maintenant. Il n'est pas si éblouissant qu'à l'heure du dîner, lorsqu'il étoit au plus haut de sa course. Comme les nuages sont beaux aussi autour de lui ! ils sont de couleur de soufre, de couleur d'écarlatte et de couleur d'or ! Mais vois-tu avec quelle vîtesse il descend ! Déjà nous ne pouvons plus en voir que la moitié. Nous ne le voyons plus du tout. Adieu, soleil ; jusqu'à demain au matin.

A présent, Antonin, tourne les yeux de l'autre côté. Qu'est-ce qui brille ainsi derrière les arbres ? Est-ce un feu ? Non ; c'est la lune. Elle est bien grande. Et comme elle est rouge ! On diroit qu'elle est pleine de sang. Elle est toute ronde

aujourd'hui, parce que c'est pleine lune. Elle ne sera pas si ronde demain au soir. Elle perdra encore un morceau après-demain, un autre morceau le jour suivant; et toujours de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle devienne comme ton arc: alors on ne la verra plus qu'à l'heure où tu seras au lit; et de jour en jour, elle deviendra encore plus petite, jusqu'à ce qu'on ne la voie plus du tout au bout de quinze jours.

Ce sera ensuite nouvelle lune, et tu la verras dans l'après-midi. Elle sera d'abord bien petite; mais elle deviendra chaque jour plus grande et plus ronde, jusqu'à ce qu'au bout de quinze autres jours, elle soit tout-à-fait pleine comme aujourd'hui; et tu la verras encore se lever derrière les arbres.

ANTONIN.

Mais, mon papa, comment le soleil et la lune se tiennent-ils tout seuls en l'air? Je crains toujours qu'ils ne me tombent sur la tête.

M. DE VERTEUIL.

Tranquillise-toi, mon fils ; il n'y a pas de danger. Je t'expliquerai un jour ce qui t'embarrasse, lorsque tu seras plus en état de m'entendre. Ecoute, en attendant, ce que l'un et l'autre t'adressent par ma bouche.

Le soleil dit d'une voix éclatante : Je suis le roi du jour. Je me lève dans l'orient, et l'aurore me précède pour annoncer à la terre mon arrivée. Je frappe à ta fenêtre avec un rayon d'or, pour t'avertir de ma présence, et je te dis : Paresseux, lève-toi. Je ne brille pas pour que tu restes enseveli dans le sommeil ; je brille pour que tu te lèves et que tu travailles.

Je suis le grand voyageur. Je marche comme un géant à travers toute l'étendue des cieux. Jamais je ne m'arrête, et je ne suis jamais fatigué.

J'ai sur ma tête une couronne de rayons étincelans que je disperse sur tout l'univers ; et tout ce qu'ils frappent brille d'éclat et de beauté.

Je donne la chaleur aussi bien que la lumière. C'est moi qui mûris les fruits et les moissons. Si je cessois de régner sur la nature, rien ne croîtroit dans son sein, et les pauvres humains mourroient de faim et de désespoir dans l'horreur des ténèbres.

Je suis très-haut dans les cieux, plus hant que les montagnes et les nuages. Je n'aurois qu'à m'abaisser un peu plus vers la terre, mes feux la dévoreroient dans un instant, comme la flamme dévore la paille légère qu'on jette sur un brasier.

Depuis combien de siècles je fais la joie de l'univers! Il y a six ans qu'Antonin ne vivoit pas encore. Antonin n'étoit pas au monde; mais le soleil y étoit. J'y étois, lorsque ton papa et ta maman ont reçu la vie, et bien des milliers d'années encore auparavant : cependant je n'ai pas vieilli.

Quelquefois je dépose ma couronne éclatante, et j'enveloppe ma tête de nuages argentés; alors tu peux soutenir

mes

mes regards : mais lorsque je dissipe les nuages pour briller dans toute ma splendeur du midi, tu n'oserois porter sur moi la vue ; j'éblouirois tes yeux, je t'aveuglerois. Je n'ai permis qu'au seul roi des oiseaux de contempler, d'un œil immobile, tout l'éclat de ma gloire.

L'aigle s'élançant de la cîme des plus hautes montagnes, vole vers moi d'une aile vigoureuse, et se perd dans mes rayons en m'apportant son hommage. L'alouette, suspendue au milieu des airs, chante, à ma rencontre, ses plus douces chansons, et réveille les oiseaux endormis sous la feuillée. Le coq, resté sur la terre, y proclame mon retour d'une voix perçante ; mais la chouette et le hibou fuient à mon aspect, en poussant des cris plaintifs, et vont se réfugier sous les ruines de ces tours orgueilleuses que j'ai vu s'élever fièrement, dominer pendant des siècles sur les campagnes, et s'écrouler ensuite sous le poids d'une longue vieillesse.

Mon empire n'est pas borné, comme

celui des rois de la terre, à quelques parties du monde. Le monde entier est mon empire. Je suis la plus belle et la plus glorieuse créature qu'on puisse voir dans l'univers.

La lune dit d'une voix tendre : Je suis la reine de la nuit. J'envoie mes doux rayons pour te donner de la lumière, lorsque le soleil n'éclaire plus la terre.

Tu peux toujours me regarder sans péril ; car je ne suis jamais assez resplendissante pour t'éblouir, et je ne te brûle jamais. Je laisse même briller dans l'herbe les petits vers luisans, à qui le soleil dérobe impitoyablement leur éclat.

Les étoiles brillent autour de moi, mais je suis plus lumineuse que les étoiles ; et je parois dans leur foule, comme une grosse perle entourée de plusieurs petits diamans étincelans.

Lorsque tu es endormi, je me glisse sur un rayon d'argent à travers tes rideaux, et je te dis : Dors, mon petit

ami, tu es fatigué. Je ne troublerai point ton sommeil.

Le rossignol chante pour moi, celui qui chante le mieux de tous les oiseaux. Perché sur un buisson, il remplit la forêt de ses accens aussi doux que ma lumière; tandis que la rosée descend légèrement sur les fleurs, et que tout est calme et silencieux dans mon empire.

LE ROSIER À CENT FEUILLES, ET LE GENÊT D'ESPAGNE.

QUI veut me donner un petit arbre pour mon jardin ? disoit un jour Frédéric à ses frères et à sa sœur.

(Leur papa leur avoit cédé à chacun un petit coin de terre pour y travailler.)

Ce n'est pas moi, répondit Auguste ; ni moi, répondit Julien. C'est moi, c'est moi, répondit Joséphine. Quel est celui que tu veux ?

Un rosier, s'écria Frédéric. Vois-tu le mien, le seul qui me reste ? il est tout jauni.

Viens-en choisir un toi-même, dit Joséphine. Elle conduisit son frère au

petit carré qu'elle cultivoit, et lui montrant un beau rosier : Tiens, Frédéric, tu n'as qu'à le prendre.

FRÉDÉRIC.

Comment! tu n'en as que deux, et c'est le plus beau que tu me donnes? Non, non, ma sœur : voici le plus petit; c'est précisément celui qu'il me faut.

JOSÉPHINE.

Quel plaisir aurois-je à te le donner? il ne te produiroit peut-être pas de fleurs cette année. L'autre en aura, j'en suis sûre : et je puis le voir aussi bien fleurir dans ton jardin que dans le mien.

Frédéric, transporté de joie, emporta le rosier; et Joséphine le suivit, plus joyeuse encore que lui.

Le jardinier avoit vu le trait d'amitié de la petite fille. Il courut tout de suite chercher un beau pied de genêt d'Espagne; et il le planta dans le jardin de Joséphine, à la place que venoit de quitter son rosier.

Ceux qui ont un mauvais cœur, n'ont

pas ordinairement un esprit bien soigneux. Lorsque le mois de Mai arriva, les rosiers d'Auguste et de Julien, négligés dans leur culture, poussèrent à peine quelques fleurs, dont la plupart moururent dans le bouton. Celui de Frédéric, au contraire, cultivé par ses mains et par celles de Joséphine, porta les plus belles roses à cent feuilles de tout le pays. Aussi long-temps qu'il fleurit, Frédéric eut chaque jour une rose à donner à sa sœur pour mettre dans son sein, et une autre pour placer dans ses cheveux.

Le genêt d'Espagne fleurit aussi très-heureusement; on en respiroit l'agréable parfum des deux extrémités du jardin : il devint cette même année assez haut et assez épais pour que Joséphine y trouvât del'ombrage dans la grande chaleur du jour. Son papa venoit quelquefois l'y trouver et lui racontoit des histoires, qui tantôt la faisoient rire aux éclats, et tantôt faisoient couler de ses yeux des larmes si douces, qu'elle se

souriroit à elle-même un moment après.

En voici une qu'il lui raconta un jour, en se rappelant sa générosité envers son frère, pour lui montrer que ce noble sentiment reçoit quelquefois récompense de la part de ceux qu'on oblige, sans compter le prix qu'on en trouve toujours au fond de son cœur.

LES BOUQUETS.

Le petit Gaspard sortit un jour avec Eugène, son voisin, pour aller cueillir des premières fleurs du printemps. Ils avoient tous deux à la main leur déjeûner.

Il se présenta sur la route une pauvre femme, tenant entre ses bras un petit garçon, qui paroissoit mourir de faim.

Ah ! mon cher monsieur, dit-elle à Gaspard ; qui marchoit le premier, donnez, de grace, à mon pauvre enfant un morceau de votre pain. Il n'a rien mangé depuis hier midi.

Oh ! j'ai bien faim moi-même, répondit Gaspard, et il continua sa route en croquant son déjeûner.

Que fit Eugène ? Il avoit aussi bon appétit que son camarade : mais en voyant pleurer le petit malheureux, il lui donna son pain ; et il reçut en échange de la mère mille et mille béné-

dictions, que le bon Dieu entendit du haut des cieux.

Ce n'est pas tout. Le petit garçon, fortifié par la nourriture qu'il venoit de prendre, se mit à courir devant son bienfaiteur, le mena dans une prairie, et lui aida à cueillir des fleurs dont l'odeur suave le délassoit de sa fatigue.

Eugène rentra au logis avec un énorme bouquet, derrière lequel toute sa tête pouvoit se cacher. Gaspard, au contraire, n'en avoit qu'un si petit, qu'il eût honte de le produire, et qu'il le jeta au pied d'une borne, après avoir perdu toute sa matinée à le cueillir.

Ils sortirent le lendemain dans le même projet. Cette fois-là un autre enfant fut de la partie. C'étoit le petit Valentin.

Après avoir fait quelques pas dans la prairie, Valentin s'apperçut qu'il avoit perdu une boucle de ses souliers, et il pria ses amis de l'aider à la chercher.

Gaspard répondit : Je n'ai pas les temps; et il continua de courir. Eu-

gène, au contraire, s'arrêta aussi-tôt pour obliger son ami. Il marchoit çà et là courbé vers la terre, et tâtonnant dans l'épaisseur de l'herbe; il eut enfin le bonheur de trouver ce qu'il cherchoit, et ils commencèrent à l'envi à cueillir des fleurs.

Les plus belles que Valentin ramassa, il en fit présent à celui qui l'avoit aidé dans sa peine; et il n'en donna aucune à celui qui avoit refusé durement de le secourir. Eugène eut encore ce jour-là un bouquet bien plus beau que Gaspard. Aussi s'en retourna-t-il chez lui fort satisfait, et Gaspard très-mécontent.

Gaspard croyoit être plus heureux le troisième jour. Il marchoit d'un air insolent, défiant Eugène. Mais à peine étoient-ils entrés dans la prairie, que voici le petit garçon à qui Eugène avoit donné son pain, qui vient à sa rencontre, et lui présente une corbeille remplie des plus belles fleurs qu'il avoit cueillies, toutes fraîches encore de rosée.

Gaspard voulut en ramasser quelques-unes ; mais le moyen d'en trouver ! le petit garçon s'étoit levé plus matin que lui. Il eut encore moins de fleurs ce jour-là que les deux précédens.

Comme ils s'en retournoient chez eux, ils rencontrèrent le petit Valentin.

Mon cher ami, dit-il à Eugène, je n'ai pas oublié que tu me rendis hier un service ; et j'en ai pris tant d'amitié pour toi, que je voudrois être toujours à ton côté.

Mon papa t'aime beaucoup aussi. Il m'a dit de t'aller chercher, qu'il nous diroit de jolis contes, et qu'il joueroit lui-même avec nous.

Viens, suis-moi dans notre jardin. Il y a d'autres enfans qui nous attendent, et nous chercherons tous ensemble à te bien divertir.

Eugène, transporté de joie, prit la main de son ami, et le suivit dans son jardin. Et Gaspard ! il fallut qu'il s'en

retournât tristement chez lui. On ne l'avoit pas invité.

Il apprit par-là ce qu'on gagne à être officieux et secourable envers les autres. Il ne tarda guère à se corriger ; et il seroit devenu aussi aimable qu'Eugène, si celui-ci n'avoit toujours mis plus de grace dans sa manière d'obliger, par l'habitude qu'il en avoit prise dès sa plus tendre enfance.

LE CADEAU.

LE CADEAU.

C'est bientôt la fête de mon frère Denis, disoit un jour la petite Victoire à madame de Saint-Marcel sa mère. Je ne sais que lui offrir pour bouquet. Ne pourriez-vous pas me donner quelque chose, maman, ponr lui faire un cadeau ?

Mme. DE SAINT-MARCEL.

Je le pourrois, sans doute, ma fille ; mais j'aime bien autant lui faire ce cadeau moi-même. Crois-tu que je goûte moins de plaisir que toi à donner ? Et puis, fais une petite réflexion. Si je te remets quelque chose pour lui en faire cadeau, c'est moi qui fais le cadeau, et non pas toi.

VICTOIRE.

Cela est vrai, maman : mais je voudrois pourtant bien avoir quelque présent à lui faire.

Mme. DE SAINT-MARCEL.

Eh bien! Victoire, voyons. Comment faut-il nous y prendre? N'as-tu pas quelque chose à toi? Ton petit oranger, par exemple?

VICTOIRE.

Mon oranger, maman, qui me fournit des fleurs pour tous mes bouquets?

Mme. DE SAINT-MARCEL.

Et ton agneau?

VICTOIRE.

O maman! mon agneau, qui me caresse avec tant d'amitié, et qui me suit par-tout?

Mme. DE SAINT-MARCEL.

Et tes tourterelles?

VICTOIRE.

Vous savez bien que je les ai nourries au sortir de l'œuf. Ce sont mes enfans, à moi.

Mme. DE SAINT-MARCEL.

Tu n'as donc rien à donner à ton frère?

VICTOIRE.

Pardonnez-moi, maman.

Mme. DE SAINT-MARCEL.

Et quoi donc ?

VICTOIRE.

Vous souvenez-vous de cette bourse à glands et à paillons d'or que ma tante m'a donnée pour mes étrennes? Elle est bien belle, au moins ?

Mme. DE SAINT-MARCEL.

Cela est vrai. Mais penses-tu que ce présent fût bien agréable à ton frère ? Il ne peut en faire usage de long-temps ! Tu te rappelles bien que toi-même, lorsque tu la reçus, tu la serras dans le fond d'un tiroir pour ne l'en retirer qu'au bout de quelques années.

VICTOIRE.

Mais, maman, c'est toujours un joli cadeau.

Mme. DE SAINT-MARCEL.

Non, ma fille; un joli cadeau, c'est lorsque nous donnons par amitié une chose qui nous fait plaisir à nous-mêmes, et qui doit faire aussi plaisir à celui à qui nous la donnons.

VICTOIRE.

Faut-il donc que je donne à mon frère tout ce que j'aime ?

Mme. DE SAINT-MARCEL.

Non, tu peux donner autant ou si peu que tu veux; pourvu que tu y mettes de l'amitié et de la grace.

VICTTOIRE *réfléchit pendant quelques momens, et elle dit :*

Eh bien! je cueillerai pour le bouquet de mon frère les plus jolies fleurs de mon oranger, et je lui ferai présent de mon agneau.

Mme. DE SAINT-MARCEL.

Fort bien! Victoire. Voilà qui annonce de l'amitié.

VICTOIRE.

Ce n'est pas tout, maman. Je veux tous ces jours-ci sortir avec mon frère, pour que mon agneau s'accoutume à le suivre comme moi. De cette manière, l'agneau sera déjà familier avec lui quand je le lui donnerai, et mon frère ne l'en caressera qu'avec plus de plaisir.

Mme. DE SAINT-MARCEL.

Embrasse-moi, ma fille. Cette attention délicate double le prix de ton présent. C'est ainsi que la moindre bagatelle devient un objet précieux, lorsqu'elle est donnée avec grace. Tu ne pouvois nous causer une plus grande joie, à moi ni à ton frère.

Ni à moi-même non plus, répondit Victoire avec vivacité.

Tu t'en réjouiras encore davantage quand le jour sera venu, reprit madame de Saint-Marcel; car il faut bien que je sois pour quelque chose dans la fête; et je veux que tu fasses pour moi les honneurs d'une petite collation qu'on servira dans le jardin, à ton frère et à ses meilleurs amis.

Victoire baisa avec transport la main de sa maman; et, de ce pas, elle courut faire des rosettes d'un joli ruban rose, pour en parer l'agneau le jour qu'elle le présenteroit à son frère.

LE RAMONEUR.

Une servante imbécille avoit farci l'esprit des enfans de ses maîtres, de mille contes ridicules sur un homme à tête noire.

Angélique, l'une de ces enfans, vit un jour, pour la première fois, un Ramoneur entrer dans sa maison. Elle poussa un grand cri, et courut se réfugier dans la cuisine.

A peine s'y fut-elle cachée, que l'homme noir y entra sur ses pas.

Saisie d'une mortelle frayeur, elle se sauve par une autre porte dans l'office, et toute tremblante se tapit dans un coin.

Elle n'étoit pas encore entièrement revenue à elle-même, lorsqu'elle entendit l'homme effrayant, chanter d'une voix tonnante, en raclant à grand bruit les pierres de l'intérieur de la cheminée.

Dans un nouvel effroi, elle s'élance de l'endroit où elle étoit cachée; et sautant par une fenêtre basse dans le jardin, elle court à perte d'haleine vers le fond du bosquet, et tombe presque sans mouvement au pied d'un gros arbre. Là, d'un œil effaré, elle n'osoit qu'à peine regarder autour d'elle; tout-à-coup, sur le haut de la cheminée, elle vit encore s'élever l'homme noir.

Alors elle se mit à crier de toutes ses forces: Au secours! au secours!

Son père accourut, et lui demanda ce qu'elle avoit à crier. Angélique, sans avoir la force d'articuler un seul mot, lui montra du bout du doigt l'homme noir assis à califourchon sur la cheminée.

Son père sourit; et pour prouver à la petite fille combien peu elle avoit eu raison de s'effrayer, il attendit que le Ramoneur fût descendu, puis il le fit débarbouiller en sa présence; et, sans autre explication, lui montra de

l'autre côté son perruquier, qui avoit le visage tout blanc de poudre.

Angélique rougit; et son père profita de cette occasion pour lui apprendre qu'il existoit réellement des hommes à qui la nature donnoit un visage tout noir, mais qui n'étoient point à craindre pour les enfans; qu'il y avoit même un pays où les enfans étoient communément nourris par des femmes noires comme du jais, sans que leur teint perdît de sa blancheur.

Dès ce moment, Angélique fut la première à rire de tous les contes bizarres que des personnes simples et crédules lui faisoient pour l'effrayer.

LES CERISES.

JULIE et Firmin obtinrent un jour de madame Dumesnil leur maman, la permission d'aller jouer seuls dans le jardin. Ils avoient mérité cette confiance par leur réserve et par leur discrétion.

Ils jouèrent pendant quelque temps avec cette gaîté paisible, à laquelle il est si facile de reconnoître les enfans bien élevés.

Contre les murs du jardin étoient palissadés plusieurs arbres, parmi lesquels on distinguoit un jeune cerisier qui portoit pour la première fois. Ses fruits se trouvoient en très-petite quantité; mais ils n'en étoient que plus beaux.

Madame Dumesnil n'en avoit point voulu cueillir, quoiqu'ils fussent déjà mûrs : elle les réservoit pour le retour de son mari, qui devoit ce jour même arriver d'un long voyage.

Comme ses enfans étoient accoutumés à l'obéissance, et qu'elle leur avoit sévèrement défendu, une fois pour toutes, de cueillir d'aucune espèce de fruits du jardin, ou de ramasser même ceux qu'ils trouveroient à terre pour les manger sans sa permission, elle avoit cru inutile de leur parler du cerisier.

Lorsque Julie et Firmin se furent assez exercés à la course sur la terrasse, ils se promenèrent lentement le long des murs du verger. Ils regardoient les beaux fruits suspendus aux arbres, et s'en réjouissoient.

Ils arrivèrent bientôt devant le cerisier. Une légère secousse de vent avoit fait tomber à ses pieds toutes ses plus belles cerises. Firmin fut le premier à les voir; il les ramassa, mangea les unes, et donna les autres à sa sœur, qui les mangea aussi.

Ils en avoient encore les noyaux dans leur bouche, lorsque Julie se rappela la défense que leur avoit faite leur ma-

man, de manger d'autres fruits que ceux qu'on leur donnoit.

Ah! mon frère, s'écria-t-elle, nous avons été désobéissans; et maman se fâchera contre nous. Qu'allons-nous faire?

FIRMIN.

Maman n'en saura rien, si nous voulons.

JULIE.

Non, non, il faut qu'elle le sache. Tu sais qu'elle nous pardonne souvent les plus grandes fautes, lorsque nous allons les lui avouer de nous-mêmes.

FIRMIN.

Oui; mais nous avons été désobéissans, et jamais elle n'a pardonné la désobéissance.

JULIE.

Lorsqu'elle nous punit, c'est par tendresse pour nous; et alors il ne nous arrive plus si-tôt d'oublier ce qui nous est permis et ce qui nous est défendu.

FIRMIN.

Oui, ma sœur; mais elle est toujours

fâchée de nous punir, et cela me feroit de la peine de la voir fâchée.

JULIE.

Et à moi aussi. Mais ne le sera-t-elle pas encore davantage, si elle vient à découvrir que nous avons voulu lui cacher notre faute ? Oserons-nous la regarder en face, lorsque nous entendrons un reproche secret dans notre cœur ? Ne rougirons-nous point lorsqu'elle nous caressera, lorsqu'elle nous appelera ses chers enfans, et que nous ne le mériterons plus ?

FIRMIN.

Ah! ma sœur, que nous serions de petits monstres! Allons, allons la trouver, et lui dire ce qui nous est arrivé.

Ils s'embrassèrent l'un et l'autre, et ils allèrent trouver leur maman en se tenant par la main.

Ma chère maman, dit Julie, nous venons de vous désobéir : nous avions oublié vos défenses. Punissez-nous comme nous l'avons mérité : mais ne vous mettez pas en colère ; nous aurions de

de la peine, si cela vous donnoit du chagrin.

Julie alors lui raconta la chose comme elle s'étoit passée, et sans chercher à s'excuser.

Madame Dumesnil fut si touchée de la candeur de ses enfans, qu'il lui en échappa des larmes de tendresse. Elle ne voulut les punir de leur faute, qu'en leur en accordant le généreux pardon. Elle savoit bien que sur des enfans nés avec une belle ame, le souvenir des bontés d'une mère fait une impression plus profonde que celui de ses châtimens.

LA PETITE BABILLARDE.

Léonor étoit une petite fille pleine d'esprit et de vivacité. A l'âge de six ans elle manioit déjà l'aiguille et les ciseaux avec beaucoup d'adresse, et toutes les jarretières de ses parens étoient de sa façon. Elle savoit aussi lire tout couramment dans le premier livre qu'on lui présentoit. Les lettres de son écriture étoient bien formées. Elle n'en mettoit point de grandes, de moyennes et de petites dans le même mot, les unes penchées en avant, les autres en arrière; et ses lignes n'alloient point en gambadant du haut de son papier jusqu'en bas, ainsi que je l'ai vu pratiquer à beaucoup d'autres enfans de son âge.

Ses parens n'étoient pas moins contens de son obéissance, que ses maîtres ne l'étoient de son application. Elle vivoit

dans la plus douce union avec ses sœurs, traitoit les domestiques avec affabilité, et ses compagnes avec toutes sortes d'égards et de prévenances. Tous les anciens amis de ses parens, tous les étrangers qui venoient pour la première fois dans la maison, en paroissoient également enchantés.

Qui croiroit qu'avec tant de qualités, de talens et de gentillesse, on pût avoir le malheur de se rendre insupportable? Tel fut cependant celui de Léonor.

Un seul défaut qu'elle contracta, vint à bout de détruire l'effet de tous ses agrémens; l'intempérance de sa langue fit bientôt oublier les graces de son esprit et la bonté de son cœur. La petite Léonor devint la plus grande babillarde de tout l'univers.

Lorsque, par exemple, elle prenoit le matin son ouvrage, il falloit d'abord qu'elle dît : Oh! oh! il est bien temps de se mettre en besogne. Que diroit maman, si elle me trouvoit les bras croisés? O mon Dieu! le grand morceau

que j'ai à coudre! Mais, Dieu merci, je ne suis pas manchotte, et je saurai bien en venir à bout. Ah! voilà l'horloge qui sonne. Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf heures. J'ai encore deux heures jusqu'à l'heure de mon clavecin. En deux heures on peut expédier bien du travail. Maman, en récompense, me donuera des bonbons. Quel plaisir j'aurai à les croquer! Je n'aime rien tant que les pralines. Ce n'est pas que les dragées ne soient aussi fort bonnes. Mon papa m'en donna l'autre jour; mais je crois que les pralines valent encore mieux, à moins que ce ne soient les dragées. Ah! si Dorothée venoit aujourd'hui! je lui ferois voir ma belle garniture. Elle est assez drôle, cette petite Dorothée; mais elle aime trop à parler, on n'a pas le temps de glisser un mot avec elle. Où est donc mon dé? Ma sœur, n'as-tu pas vu mon dé? Il faut que Justine l'ait emporté avec elle. Elle n'en fait jamais d'autres, cette étourdie! Sans

dé on ne peut pas travailler. Le cul de l'aiguille vous entre dans le doigt; le doigt vous saigne : cela fait grand mal ; et puis votre ouvrage est tout sali. Justine, Justine, où es-tu donc? N'as-tu pas vu mon dé? Mais non; le voilà tout embarlificoté dans mon écheveau.

C'est ainsi que la petite créature dégoisoit impitoyablement toute la journée. Quand son père et sa mère s'entretenoient ensemble de choses intéressantes, elle venoit étourdîment se jeter au travers de leurs discours. Souvent à dîner, elle en étoit encore à sa soupe, lorsque les autres avoient presque fini leur repas. Elle oublioit le boire et le manger pour se livrer à son bavardage.

Son papa la reprenoit plusieurs fois le jour de ce défaut. Les avis et les reproches étoient également inutiles: les humiliations ne réussissoient pas mieux. Comme personne ne pouvoit s'entendre auprès d'elle, on l'envoyoit toute seule dans sa chambre. Aux repas, on prit le parti de la mettre sé-

parément à une petite table, aussi loin qu'il étoit possible de la grande. Léonor étoit affligée ; mais elle ne se corrigeoit pas. Elle avoit toujours quelque chose à se dire tout haut à elle-même, quand sa langue ne pouvoit s'accrocher à personne. Plutôt que de rester muette, elle aurait lié conversation avec sa fourchette et son couteau.

Que gagne-elle donc à suivre cette malheureuse habitude? Vous le voyez, mes chers amis ; rien que des mortifications et de la haîne. Je vais vous raconter ce qu'elle eut encore un jour à souffrir.

Ses parens étoient invités par un de leurs amis à venir passer quelques jours à sa maison de campagne. C'étoit dans l'automne. Le temps étoit superbe ; et il n'est guère possible de ce représenter l'abondance qu'il y avoit cette année de pommes, de poires, de pêches et de raisins.

Léonor s'étoit figurée qu'elle accompagneroit ses parens. Elle fut bien sur-

prise, lorsque son père ordonnant à ses petites sœurs Julie et Cécile de se préparer, lui annonça que, pour elle, il falloit qu'elle restât à la maison. Elle se jeta en pleurant dans les bras de sa mère. Ah ! ma chère maman, lui dit-elle, comment ai-je mérité que mon papa soit si fort en colère contre moi ? Ton papa, lui répondit sa maman, n'est pas en colère ; mais il est impossible de tenir à ta société ! Tu troublerois tous nos plaisirs par ton bavardage continuel.

Faut-il donc que je ne parle jamais ? reprit Léonor.

Ce défaut, lui répliqua sa mère, seroit aussi grand que celui dont nous voulons te guérir. Mais il faut attendre que ton tour vienne, et ne pas couper sans cesse la parole à tes parens et à des personnes plus âgées et plus raisonnables que toi. Il faut aussi t'abstenir de dire tout ce qui te passe par la tête. Lorsque tu veux savoir quelque chose utile à ton instruction, il faut le demander nettement et en peu de mots ;

et si tu as quelque récit à faire, bien réfléchir d'abord en toi-même si tes parens ou ceux qui t'écoutent auront du plaisir à l'entendre.

Léonor, au défaut de raisons, n'auroit pas manqué de paroles pour se justifier ; mais elle entendit son papa qui appeloit sa femme, et Julie et Cécile. La voiture étoit déjà prête.

Léonor les vit partir en soupirant ; et son œil plein de larmes suivit la voiture aussi loin que sa vue put s'étendre. Lorsqu'elle ne la vit plus, elle alla s'asseoir dans un coin, et passa une demi-heure à pleurer. Maudite langue, s'écrioit-elle ! C'est de toi que me viennent tous mes chagrins. Va, je prendrai garde que tu ne dises plus à l'avenir un mot plus qu'il ne faut.

Quelques jours après, ses parens revinrent. Ses sœurs rapportèrent des corbeilles pleines de noix et de raisins. Comme elles avoient le cœur excellent, elles se firent un plaisir de partager avec Léonor ; mais Léonor étoit

si rassasiée par sa tristesse, qu'elle ne put pas en goûter. Elle courut à son papa, et lui dit : Pardonnez-moi de vous avoir mis dans la nécessité de me punir. Nous en avons trop souffert l'un et l'autre ! Je ne veux plus être une babillarde.

Son papa l'embrassa tendrement.

Le lendemain il fut permis à Léonor de se mettre à la table avec les autres. Elle parla très-peu, et tout ce qu'elle dit fut plein de grace et de modestie. Il est vrai qu'il lui en coûta beaucoup pour retenir sa langue, qui, d'impatience et de démangeaison, rouloit çà et là dans sa bouche. Le lendemain cette retenue lui fut moins pénible, et moins encore les jours suivans. Peu à peu elle est parvenue à se défaire entièrement de son insupportable babil ; et on la voit aujourd'hui figurer fort joliment dans la société, sans y porter le trouble et l'ennui.

MAIN CHAUDE.

LE CADET, L'AINÉ.

LE CADET.

MON frère, voilà tous nos camarades qui se retirent; mais je me sens encore en train de jouer. Quel jeu ferons-nous?

L'AINÉ.

Nous ne sommes que deux. Il n'y aura guère de plaisir.

LE CADET.

Cela ne fait rien : jouons toujours.

L'AINÉ.

Mais à quoi?

LE CADET.

A colin-maillard, par exemple.

L'AINÉ.

Bon ! cela ne finiroit pas. Ce n'est pas comme dans une foule où l'on attrape toujours quelqu'un qui ne se tient pas sur ses gardes. Mais quand on n'est que deux, on ne pense qu'à cela; on

évite trop aisément. Et puis, si je t'attrapois, je saurois à coup sûr qui j'aurois pris.

LE CADET.

Tu as raison. Eh bien ! jouons à la main chaude.

L'AINÉ.

Tu vois bien que ce sera la même chose. Il est trop facile de deviner.

LE CADET.

Peut-être que non. Essayons pour voir.

L'AINÉ.

Je ne demande pas mieux, pour te satisfaire. Tiens, si tu veux, je ferai main chaude le premier.

LE CADET.

Soit. Mets une main sur le bord de cette chaise ; appuie ton visage dessus pour te fermer les yeux ; et mets ton autre main sur le dos. Bien, comme cela. Tu ne regardes pas, au moins ?

L'AINÉ.

Non, sois tranquille. Allons.

LE CADET, *donnant son coup.*

Pan ! Qui a frappé ?

L'AINÉ, *se relevant.*

Eh ! c'est toi.

LE CADET.

Oui. Mais de quelle main ?

L'aîné ne s'attendoit pas à cette question. Il fut embarrassé. Il nomma au hasard la main droite. C'étoit de la gauche que son frère l'avoit frappé.

L'ÉCOLE

L'ECOLE DES MARATRES,

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DE FLEURY.

MADAME DE FLEURY.

FABIEN, } PRISCILLE, } AGATHE, } *enfans de M. de Fleury.*

CASIMIR, } PROSPER, } *enfans de Mme. de Fleury.*

DUMONT, *domestique.*

La scène se passe dans le jardin de M. de Fleury.

L'ÉCOLE DES MARATRES, DRAME.

SCÈNE PREMIÈRE.

FABIEN.

Le voilà donc, ce jardin où je n'étois pas entré il y a plus de six mois ! Que je sens de plaisir à le revoir encore ! Voici le petit pavillon où j'allois si souvent déjeûner avec ma chère maman ! Ah ! si elle vivoit aujourd'hui, quelle joie pour nous deux ! Elle me prendroit dans ses bras, elle me caresseroit ! Et moi, que j'aurois de choses à lui dire ! Mais, hélas ! (*Il se met à pleurer*) je l'ai perdue. Je ne puis l'aimer que hors de ce monde. Ma chère maman, ne saurois-tu au moins m'entendre, si tu ne dois plus revenir auprès de ton Fabien ? Regarde. A ta

place dans la maison, demeure à présent une marâtre. Cela doit faire une bien méchante femme ! Pauvre enfant ! que vais-je devenir ? Je n'oserai jamais lever les yeux sur elle. Encore si j'avois pu rester toujours auprès de mon grand-papa ! Mais non, l'on veut que je revienne ici, quand maman n'y est plus ! Ah ! je ne saurois y rester. Je ne veux que voir mon papa et mes sœurs, les embrasser : et puis je m'en irai ; oui, je m'en irai, je m'en irai.

SCÈNE II.

FABIEN, DUMONT.

DUMONT.

Est-ce vous, M. Fabien ? Vous voilà donc de retour ? Comment cela va-t-il ?

FABIEN.

Pas mal, mon cher Dumont. Et toi, comment te portes-tu ?

DUMONT.

Fort bien, vraiment. Aucun médecin n'a eu de mes pièces. Toutes mes tisanes m'ont été fournies par le marchand de vin. Mais qu'est-ce donc, M. Fabien? Vous avez déjà les yeux rouges. Je crois que vous avez pleuré.

FABIEN, *en s'essuyant les yeux.*

Moi, pleurer?

DUMONT.

Oh! oui, vous avez beau dire; voilà encore des larmes qui reviennent. Qu'avez-vous? Est-ce qu'il vous est arrivé quelque malheur.

FABIEN.

Non, mon ami; aucun depuis que je m'en suis allé.

DUMONT.

Ah! je comprends. Vous êtes fâché d'avoir quitté votre grand-papa?

FABIEN.

Je n'en serois point fâché, si j'avois retrouvé ici ma chère maman.

DUMONT.

Malheureusement, vous ne la reverrez plus. Mais pourquoi pleurer? Vous en avez déjà une autre.

FABIEN.

Une marâtre, veux-tu dire? Ah! Dumont, si je pouvois m'empêcher de la voir! Mais dis-moi, comment font mes pauvres sœurs?

DUMONT.

Comment elles font? Oh dame! on les tient en respect. A six heures du matin il faut qu'elles soient levées. Certes, je ne leur conseillerois pas de rester au lit; elles paieroient cher leur sommeil.

FABIEN.

Et qu'ont-elles à faire de si bonne heure?

DUMONT.

Leur marâtre sait y pourvoir. Il n'y a pas à répliquer; chacun a son emploi dans la maison. Madame de Fleury nous mène tous comme des esclaves. Moi, qui n'avois qu'à veiller dans le ménage,

ne faut-il pas que je sois gouverné comme les autres ! Aussi, combien je la hais ! Je suis descendu à sept heures dans le jardin. Elle y étoit avant moi, et vos sœurs travailloient de toutes leurs forces à ses côtés.

FABIEN.

Et à quoi donc ?

DUMONT.

A des ouvrages de couture pour la nouvelle famille.

FABIEN.

On me l'avoit bien dit que les marâtres tourmentoient les enfans de leurs maris, pour ménager leurs propres enfans. On voudra aussi me faire travailler pour eux, j'imagine. Mais qu'est devenu mon jardin ? où sont mes tulipes et mes œillets ? Je ne vois plus rien.

DUMONT.

Oh ! tout cela a été emporté.

FABIEN.

Et par qui ?

DUMONT.

Vraiment, par vos beaux-frères. Ils

passent ici leur vie. Ils ont tout fourragé.

FABIEN.

O mon Dieu ! je n'ai donc plus mes jolies fleurs ! Les méchans petits garçons me les ont volées. Il ne leur reste plus qu'à me chasser moi-même de mon jardin.

DUMONT.

Tenez, les voici qui viennent.

SCÈNE III.

CASIMIR, PROSPER, FABIEN, DUMONT.

CASIMIR, *bas, à Prosper.*

PROSPER, quel est cet enfant qui parle avec Dumont ? Ah ! si c'étoit Fabien !

PROSPER, *bas, à Dumont.*

Est-ce lui ?

DUMONT, *sèchement.*

Oui, messieurs.

CASIMIR.

O mon frère, sois le bien-venu ! Nous avons bien desiré ton arrivée. (*Il court à lui les bras ouverts.*)

FABIEN, *en se détournant.*

Est-ce que nous nous connoissons depuis si long-temps, pour que vous veniez m'embrasser ?

CASIMIR.

Nous ne nous connoissons pas encore, mais nous sommes frères.

FABIEN.

Beaux-frères, monsieur, s'il vous plaît.

CASIMIR.

Eh ! Fabien, laisse-là ce vilain mot de *beaux*. Ton papa aime notre maman ; notre maman aime ton papa : est-ce que nous ne nous aimerions pas aussi les uns les autres ? Ils sont mari et femme ; pourquoi ne serions-nous pas frères ?

FABIEN.

Si nous sommes frères, avez-vous plus de droit que moi dans ce jardin ?

PROSPER, *à part.*

Oh ! comme il est querelleur !

CASIMIR.

Ton papa nous a permis d'y travailler.

FABIEN.

J'y étois avant vous, et certainement vous ne m'en chasserez pas.

PROSPER.

Allons-nous-en, Casimir ; qu'il reste là tout seul avec sa mauvaise humeur.

CASIMIR.

Non, Prosper ; il ne faut pas le quitter sans être bons amis.

PROSPER.

Veux-tu que ce méchant nous dise encore des choses désagréables ?

FABIEN.

Moi, je serois un méchant, dites-vous ?

PROSPER.

Oui, vous l'êtes. Et non-seulement un méchant, mais un envieux, un jaloux, un. . . .

FABIEN, *s'avançant vers lui.*

Vous osez m'insulter, et dans mon jardin encore ?

PROSPER.

C'est vous qui avez commencé. Mais je ne vous crains pas, entendez-vous ?

CASIMIR, *arrêtant Prosper.*

Y penses-tu, Prosper ? Te battre contre ton frère ? Viens, viens. N'allons pas causer de chagrin à notre nouveau papa, sur-tout le jour de l'arrivée de son fils. (*Il l'entraîne avec lui.*)

PROSPER.

Eh bien ! je cours le dire à maman.

SCÈNE IV.

FABIEN, DUMONT.

FABIEN.

Hélas ! voilà déjà mes peines qui commencent. Il vont porter des plaintes à leur mère ; ils lui diront que je viens de les insulter. Leur mère aura bien

tourné l'esprit de mon papa, et tout retombera sur moi seul. Ah ! pauvre petit malheureux que je suis ! N'est-il pas vrai, Dumont, je suis bien à plaindre ?

DUMONT.

Il n'est que trop vrai; mais n'ayez pas peur, je vous soutiendrai toujours. Nous serons bien en force contre ces petits étrangers.

FABIEN.

Oui; mais mon papa ?

DUMONT.

Laissez-moi faire, nous l'aurons bientôt mis de notre parti. Je sais mille petites fredaines de ces messieurs : je les lui conterai. Je lui dirai qu'ils ont gâté votre jardin, qu'ils vous ont dit des injures. J'arrangerai cela de manière qu'ils n'auront pas beau jeu.

FABIEN.

Tu me resteras donc toujours attaché, mon cher ami ?

DUMONT.

Aussi vrai que je m'appelle Dumont.

FABIEN.

Ah! je te remercie. Je trouve encore quelqu'un pour me soutenir, quand je n'ai plus maman. Mais as-tu vu comme ils étoient bien habillés? Ils ont des vestes superbes; sais-tu d'où elles leur viennent?

DUMONT.

C'est leur mère qui les a brodées.

FABIEN.

Oui, elle sera toujours occupée de ses favoris: ils seront vêtus comme des princes. Mais qui est-ce qui brodera une veste pour moi?

DUMONT.

Si vous voulez en avoir, je crains bien que vous ne soyez obligé de la broder vous-même.

FABIEN.

N'est-il pas vrai que leurs habits sont aussi tout neufs.

DUMONT.

Certainement. Votre père les a fait habiller de la tête aux pieds, le jour de son mariage.

FABIEN.

Oh! il ne m'a pas fait habiller, moi. On m'a laissé à la campagne pour me laisser courir avec ce misérable surtout. Cela est trop fort ; je ne peux plus y tenir. Je n'ai plus de maman, et mon papa m'oublie. Ah! Dumont, il ne me reste que toi!

DUMONT.

Tranquillisez-vous : les choses tourneront peut-être mieux que vous ne pensez. Mais il faut aller trouver votre marâtre. Suivez-moi. Songez à vous présenter de bonne grace, et à lui baiser la main.

FABIEN.

Je ne pourrai jamais le faire.

DUMONT.

Il le faut absolument. Prenez toujours auprès d'elle une physionomie riante, même quand votre cœur n'y seroit pas. C'est ainsi que j'en use avec elle, bien que je la déteste. Croyez-vous qu'elle me défend d'aller au cabaret, moi qui avois pris l'habitude d'y passer la moitié

de la journée, du vivant de madame votre mère ? C'étoit une femme cela! Les choses ont bien changé; il faut changer avec elles. Patience ; lorsque nous serons seuls, je vous dirai ce que vous aurez de plus à faire. Venez seulement.

FABIEN.

Voit-on, à mes yeux, que j'ai pleuré ?

DUMONT.

Eh! vous pleurez encore.

FABIEN.

Je ne veux donc pas l'aller trouver à présent. Elle me demanderoit pourquoi je pleure. Qu'aurois-je à lui dire ?

DUMONT.

Vous lui diriez, qu'en entrant ici vous avez pensé à votre maman ; et que vous l'avez tant regrettée, que les larmes vous en sont venues aux yeux.

FABIEN.

Mais si elle commence par la querelle que j'ai eue avec ses enfans ?

DUMONT.

Vous lui direz qu'ils l'ont engagée, et vous m'appelerez en témoignage.

Mais la voici qui vient. Allez à sa rencontre. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE V.

Mme. DE FLEURY, FABIEN.

Mme. DE FLEURY, *avec empressement.*

Où est-il ? où est-il ? (*Elle l'apperçoit.*) Est-ce toi, mon cher Fabien ? J'ai donc enfin réuni toute ma nouvelle famille. (*Il lui baise la main; elle le prend dans ses bras, le presse contre son cœur, et l'embrasse avec tendresse*). (*En le regardant avec amitié.*) L'heureuse physionomie! Que je me réjouis de pouvoir nommer mon fils un si aimable enfant!

FABIEN.

Je voudrois bien aussi pouvoir me réjouir; mais hélas !

Mme. DE FLEURY.

Qu'est-ce donc, mon petit ami ? Tu me parois bien triste. (*Fabien se met*

à pleurer sans lui répondre.) Tu te détournes, tu pleures ! D'où viennent ces larmes, mon cher Fabien ? N'as-tu pas de confiance en moi ? ne veux-tu pas me dire ce que tu as sur le cœur ?

FABIEN.

Ce n'est rien, rien du tout.

Mme. DE FLEURY.

C'en est trop pour m'affliger. Dis-moi ton chagrin, que je te console. Si ton papa ou tes sœurs venoient en ce moment, et qu'ils te vissent dans la tristesse, ils pouroient croire qu'il t'est arrivé quelque accident fâcheux. Ah ! ils se sont bien promis de la joie de ton arrivée. Est-ce que tu serois fâché de les embrasser ?

FABIEN.

Que me dites-vous ? je n'aurai plus d'autre plaisir. Mais pourrez-vous aussi me faire embrasser maman ? C'est elle que je pleure.

Mme. DE FLEURY.

Il y a six mois que tu l'as perdue, et tu la pleures encore ?

FABIEN.

Ah! toujours; toute ma vie. (*Avec des sanglots.*) O maman! ma chère maman!

Mme. DE FLEURY.

N'en parlons plus, mon cher ami, puisque c'est renouveler toutes tes douleurs.

FABIEN.

Non, non; au contraire, parlons-en je vous prie, pour me soulager. Voudriez-vous que si-tôt après votre mort vos enfans vous eussent déjà oubliée?

Mme. DE FLEURY.

Excellente petite créature! (*Elle l'embrasse.*) Tu l'aimois donc bien, ta maman?

FABIEN.

Je le sens mieux encore depuis que je ne l'ai plus. Elle étoit si bonne et si douce!

Mme. DE FLEURY.

Je voudrois pouvoir la rendre à tes regrets; ou plutôt, je veux prendre sa place dans ton cœur. Je veux t'aimer

comme elle, et te rendre les mêmes soins.

FABIEN.

Mais ce ne sera jamais vous qui m'aurez fait naître, qui m'aurez nourri de de votre lait, et qui m'aurez élevé dans mon berceau. Elle étoit ma mère, et vous n'êtes que ma marâtre.

Mme. DE FLEURY.

Pourquoi m'appelles-tu de ce nom? je ne t'ai pas appelé mon beau-fils.

FABIEN.

Pardonnez-moi, je vous prie; ce n'étoit pas pour vous fâcher. Vous me semblez aussi bien aimable et bien caressante; mais vous avez des enfans à vous, et vous les aimerez toujours plus que moi.

Mme. DE FLEURY.

Tu ne t'appercevras jamais de la différence. Quelques jours encore pour nous mieux connoître, et tu verras si tu ne te croiras pas toi-même mon propre fils.

FABIEN.

Oh ! si cela pouvoit arriver sans oublier maman !

Mme. DE FLEURY.

Je ne demande pas que tu l'oublies; au contraire, nous en parlerons tous les jours. Je veux que ta tendresse pour elle serve d'émulation et d'exemple à mes enfans. Viens, viens; je brûle de te les présenter.

FABIEN.

Oh ! je les ai vus. Ne vous ont-ils pas déjà porté des plaintes contre moi ?

Mme. DE FLEURY.

Non, mon ami, aucune. Est-ce que vous auriez eu quelque différend ? j'en serois au désespoir. Tous mes plus vifs desirs sont de vous voir tendrement unis et attachés les uns aux autres, comme de véritables frères.

FABIEN.

Je ne demande pas mieux que d'aimer. Cela fait tant de plaisir ! Mais où est mon papa ? où sont mes sœurs ?

Faites-les-moi voir, que je les embrasse.

Mme. DE FLEURY.

Ton papa ne tardera pas à revenir. Il est allé terminer quelques affaires, pour avoir le reste de la journée à te donner. Mais, en attendant, je peux te mener auprès de tes sœurs. Elles t'apprendront ce que tu dois penser sur mon compte.

FABIEN.

Je veux bien qu'elles me parlent de vous; mais qu'elles me parlent d'abord de notre pauvre maman. (*Ils sortent ensemble sans voir Prosper et Casimir qui s'avancent d'un autre côté.*)

SCÈNE VI.

CASIMIR, PROSPER.

PROSPER.

Pourquoi m'empêcher d'aller me plaindre à maman? Moi, l'ami de ce petit vaurien? je ne le serai jamais.

Aussi-tôt que son père sera de retour, je veux lui dire combien il a été hargneux et querelleur, pour qu'il lui apprenne à se bien conduire envers nous.

CASIMIR.

Mais crois-tu que notre papa ne sera pas chagrin de cette querelle? Et serois-tu content de toi, si tu l'affligeois?

PROSPER.

J'en aurois certainement du regret; cependant comment faire? Si ce petit homme n'est pas corrigé dès le premier jour, ce sera des disputes éternelles dans la maison. Il cherchera sans cesse à nous mortifier. Moi, je ne suis pas endurant; je me fâcherai, je lui apprendrai ce qu'il doit savoir; et s'il s'avise de prendre un ton comme tout-à-l'heure....

CASIMIR.

Que dis-tu, Prosper? j'espère que tu n'as pas envie de le battre?

PROSPER.

Mais tu n'entends pas que je me laisse battre par lui, j'imagine?

CASIMIR.

Non, certainement.

PROSPER.

Quel parti faut-il donç que je prenne?

CASIMIR.

Nous verrons dans le temps. Pour aujourd'hui, il seroit cruel de troubler la joie de son père.

PROSPER.

Que ce soit aujourd'hui ou demain, cela revient au même. Non, non, le plutôt sera le mieux.

CASIMIR.

Mon frère, je t'en supplie, attends encore; Fabien n'est sûrement pas si méchant que tu le penses.

PROSPER.

D'où le sais-tu? Je le connois peut-être aussi bien que toi.

CASIMIR.

Son père et ses sœurs nous en ont toujours parlé comme d'un enfant très-doux et très-complaisant, qui n'avoit d'autre plaisir que de se faire aimer de tout le monde.

PROSPER.

Vraiment oui, en me tournant le dos quand je veux l'embrasser.

CASIMIR.

Il ne nous connois pas encore. Il a pu se figurer que nous étions des *frèrâtres.*

PROSPER.

Comment pouvoit-il le croire ? Nous ne lui avons laissé voir que des sentimens d'amitié.

CASIMIR.

Il étoit peut-être dans un moment de chagrin.

PROSPER.

Et sommes-nous faits pour souffrir de son humeur ?

CASIMIR.

Il faut bien se pardonner quelque chose entre frères.

PROSPER.

Il semble qu'il dédaigne de nous regarder comme les siens.

CASIMIR.

Non ; je ne lui ai point trouvé cet air de hauteur que tu lui supposes.

PROSPER.

Qu'il prenne garde, je ne lui en passerai aucun. Mais le voici qui vient avec ses sœurs ; je me retire. Je ne puis me souffrir auprès de lui.

CASIMIR.

Attendons-les, mon frère, et prenons part à leur joie.

PROSPER.

Non ; je pourrois la troubler. Je m'en vais. (*Il sort.*)

CASIMIR.

Eh bien ! je te suis. (*En sortant.*) Il faut que je tâche d'adoucir son esprit.

SCÈNE VII.

FABIEN, PRISCILLE, AGATHE.

PRISCILLE, *en serrant la main de Fabien.*

Pourquoi t'affliger encore? Hélas! mon frère, toutes nos plaintes ne sauroient nous rendre notre maman.

FABIEN.

Mais, au moins, promettez-moi que nous penserons à elle toutes les fois que nous serons ensemble.

PRISCILLE.

Oui, Fabien; je croirai toujours la voir au milieu de nous, comme pendant sa vie.

FABIEN, *prenant la main de Priscille et d'Agathe, et les regardant avec tendresse.*

Mes chères sœurs, cette pensée double le plaisir que je sens à vous retrouver.

PRISCILLE.

Aussi j'ai bien soupiré après toi, je t'assure.

AGATHE.

Et moi aussi, mon frère. Nous pourrons à présent jouer ensemble comme autrefois. Casimir et Prosper joueront aussi avec nous. Oh ! ce sera un plaisir ! un plaisir ! (*Elle frappe des mains, et saute de joie.*)

FABIEN.

Vous pouvez bien laisser là votre Prosper et votre Casimir.

PRISCILLE.

Comment donc, Fabien, est-ce que cela te feroit de la peine ?

FABIEN.

Ils dérangeroient tous nos jeux. Ils ne sont bons qu'à porter des plaintes contre nous à leur mère, et à nous prendre ce qui nous appartient.

PRISCILLE.

Eux, mon frère ? Comment peux-tu le penser ?

AGATHE.

Tiens, vois-tu, Fabien? (*Elle lui montre un étui.*)

FABIEN.

Et d'où te vient cela?

AGATHE.

C'est Prosper qui me l'a acheté de son argent.

PRISCILLE.

Regarde aussi ce porte-feuille. On l'avoit donné à Casimir : il m'en a fait cadeau.

FABIEN.

Oui, je vois que vous êtes fort bien ensemble. Vous vous accorderez tous contre moi.

PRISCILLE et AGATHE.

Contre toi?

FABIEN.

Certainement. Je sais qu'ils me haïssent. Ils m'ont déjà fort mal reçu. Et ne m'ont-ils pas aussi enlevé toutes mes fleurs?

PRISCILLE.

A qui en as-tu donc? qui t'a enlevé tes fleurs?

FABIEN.

Ces petits drôles avec qui vous êtes si bien d'accord.

PRISCILLE.

Je ne sais ce que tu veux dire. As-tu vu ton jardin?

FABIEN.

Je ne l'ai que trop vu. Tiens, regarde toi-même. Où sont mes tulipes et mes œillets?

PRISCILLE.

Tu n'es donc pas allé près de la terrasse, là-bas, sous les fenêtres de maman.

FABIEN.

Est-ce qu'il y a là un jardin?

AGATHE.

Sûrement, et bien joli.

PRISCILLE.

Celui-ci étoit trop petit. Maman nous en a fait donner un qui est six fois plus grand.

FABIEN.

Et qui en est le maître ? Les deux enfàns gâtés, sans doute.

PRISCILLE.

Non, non; il est à tous ensemble. Chacun a son carreau.

AGATHE.

Moi, tout comme les autres.

FABIEN.

Est-ce qu'il y en a un pour moi aussi ?

PRISCILLE.

Mais sans doute, tu es le plus heureux. Tu n'auras pas eu la peine de le défricher, et tu le trouveras tout couvert de fleurs.

AGATHE.

Tu verras. Il y en a de rouges, de blanches, de jaunes, de bleues, de toutes les espèces, et toutes nouvelles.

FABIEN.

De qui me viennent-elles donc ?

AGATHE.

De tes frères. Il y a un mois qu'ils passent tout le temps de leurs récréa-

tions à les cultiver. Ils ont pris les plus jolies de leurs plates-bandes, et les ont transplantées dans les tiennes, pour te causer une surprise agréable à ton retour.

FABIEN.

Comment ! ils ont fait cela pour moi ? Dumont m'a dit qu'ils avoient tout fourragé.

PRISCILLE.

Oh ! si tu en crois Dumont, tu es perdu. Il vouloit aussi nous brouiller avec nos frères. Voyez, cet ingrat ! Leur maman ne le garde que parce que la nôtre l'avoit recommandé à mon papa, et il ne cherche qu'à leur faire de la peine.

AGATHE.

Oui, parce qu'on veut qu'il travaille, et qu'on ne le laisse pas s'enivrer toute la journée au cabaret.

FABIEN.

Ah ! je commence à voir qu'il cherchoit à me tromper, en se disant si tendrement mon ami.

PRISCILLE.

Il ne faut pourtant pas achever de le perdre.

FABIEN.

Oh ! non ; puisque maman avoit des bontés pour lui.

PRISCILLE.

Tu verras bientôt comme il vouloit t'en faire accroire.

AGATHE.

Viens seulement donner un coup-d'œil à ton jardin.

FABIEN.

Oui, oui ; je meurs d'impatience de le voir. (*Agathe et Priscille le prennent par la main, et l'entraînent. Casimir et Prosper entrent d'un autre côté, sans les voir sortir.*)

SCÈNE VIII.

CASIMIR, PROSPER.

(*Ils portent des assiettes de gâteaux et de fruits, qu'ils vont poser sous le berceau voisin.*)

CASIMIR.

Où est-il donc?

PROSPER, *tournant la tête de tous côtés.*

Tiens, ne le vois-tu pas avec ses sœurs, qui entrent dans notre jardin?

CASIMIR.

Ah! j'en suis bien aise. Comme il va être content, lorsqu'il verra combien nous sommes occupés de ses plaisirs.

PROSPER.

Bon! je parie qu'il le trouvera encore mauvais. Il est d'une humeur si singulière! Les fleurs seront mal choisies, le buis sera mal taillé, la terre trop sèche ou trop humide; que sais-je, moi?

CASIMIR.

Oui : mais sais-tu que je commence à te croire aussi grognon que lui. Je ne t'ai jamais vu tant d'aigreur.

PROSPER.

C'est lui qui me la donne. Ses sœurs ont-elles jamais eu de plaintes à faire sur mon compte. Je ne demandois qu'à bien vivre avec lui-même. Tu sais avec quelle joie j'attendois son arrivée, et comme j'ai couru à sa rencontre pour le bien recevoir.

CASIMIR.

Il est vrai ; mais comme je te l'ai dit, mon frère, il peut avoir du chagrin ; il craint peut-être de n'être plus aussi aimé de son papa, ou que sa maman lui fasse moins d'amitié qu'à nous. N'est-il pas alors de notre devoir de le ménager dans la peine ; de lui donner des consolations, et de le faire revenir dans nos bras par toute sorte de complaisances ?

PROSPER.

Tu as raison. Je n'y avois pas encore si bien songé.

CASIMIR.

S'il est aussi bon enfant qu'on le dit, penses-tu comme il sera touché de nos caresses, combien son père et ses sœurs nous en aimerons davantage ; et quel plaisir notre maman elle-même en ressentira ? C'est de quoi mettre la joie dans toute la maison.

PROSPER.

Ah ! j'avois tort, je le sens. Qu'il revienne ; et je lui ferai tant d'amitié, qu'il faudra bien qu'il oublie notre querelle.

CASIMIR.

Crois-moi, courons le trouver au milieu de nos fleurs. Elles feront la paix entre nous.

PROSPER.

C'est bien dit. Allons. Donne-moi la main.... Mais le voici qui revient.

CASIMIR.

Vois-tu comme il a l'air content ?

SCÈNE IX.

CASIMIR, PROSPER, FABIEN, PRISCILLE, AGATHE.

FABIEN, *courant se jeter dans les bras de Prosper et de Casimir.*

AH ! mes bons amis, mes frères ! vous devez être bien fâchés contre moi !

CASIMIR.

Non. Pourquoi donc ?

PROSPER, *l'embrassant encore.*

Va, mon cher Fabien, je ne le suis plus.

FABIEN.

Quel joli jardin vous m'avez arrangé ! Vous me donnez vos plus belles fleurs, sans que je vous aie encore fait aucun plaisir.

CASIMIR.

Tu nous en fais assez, pourvu que tu sois content.

FABIEN.

Oh ! si je le suis ! Mes bons frères, pardonnez-moi,

pardonnez-moi, je vous prie. Je vous ai offensés, je vous ai repoussés de mes bras : je ne le ferai plus. Nous serons toujours amis; et tout ce que j'ai vous appartient comme à moi-même.

CASIMIR.

Oui, oui; que tout soit commun, nos peines et nos plaisirs.

PROSPER.

Embrassons-nous encore, pour mieux commencer à ne faire qu'un à nous trois. (*Ils s'embrassent. Priscille et Agathe s'embrassent aussi, et laissent tomber des larmes d'attendrissement.*)

CASIMIR.

Maintenant, il faut aller nous rafraîchir sous le berceau. Venez aussi, mes petites sœurs. Allons. Asseyons-nous.

PROSPER.

Fabien, c'est à toi de faire les honneurs du goûter. Tu es aujourd'hui le roi de la fête.

FABIEN.

Oh ! je suis sûr que je n'aurai jamais rien mangé de si bon appétit qu'à ce

repas d'amitié. (*Il présente à la ronde des gâteaux et des fruits, et ils commencent à manger.*)

PROSPER.

Eh bien ! cela n'est-il pas mieux que de se chamailler ensemble ?

AGATHE.

Il n'y a point de querelles qui valent ces poires.

CASIMIR.

Quelle sera la joie de maman de nous voir si bien d'accord !

PRISCILLE.

Elle mérite bien que nous lui fassions ce plaisir. Quand tu la connoîtras, Fabien.... Mais tu l'as déjà vue ?

FABIEN.

Oui, ma sœur, j'en ai reçu mille caresses. Elle a une figure si douce, qu'elle ne peut pas être méchante. J'ai senti à sa voix, que je n'aurai pas de peine à l'aimer.

PRISCILLE.

Et comme elle nous aime à son tour !

AGATHE.

Il ne faut que se divertir pour lui plaire.

PRISCILLE.

Nous étions bien à plaindre à la mort de notre première maman. Mon papa, qui passe toute la journée au palais, ne pouvoit guère s'occuper de nous. Il manquoit toujours quelque chose à nos habits, et notre éducation étoit encore plus négligée.

AGATHE.

Nous nous serions bientôt accoumées à la fainéantise.

PRISCILLE.

Mais depuis que notre nouvelle maman est entrée dans la maison, notre bonheur a recommencé. Elle nous procure tous les amusemens de notre âge, et y prend part avec nous. On diroit qu'elle est plus occupée de notre santé que de la sienne. Je n'ai pas encore eu le temps de m'appercevoir qu'il me manque la moindre chose; elle pourvoit d'avance à tous mes besoins.

AGATHE.

Et moi, j'ai été malade; oh ! bien malade. C'est elle qui a eu soin de moi. Elle étoit toujours auprès de mon lit à me consoler. Elle m'a donné je ne sais combien de gelée de groseille et de cerises confites. Je serois déjà morte sans ses secours.

FABIEN.

O mes chères sœurs ! que me dites-vous ?

PRISCILLE.

Tu sais aussi que nous n'étions guère exercées, avant ton départ, à travailler de nos mains ? Maman s'est chargée de nous l'apprendre. Graces à ses leçons, nous savons passablement coudre, broder, faire du filet ; et nous venons même d'entreprendre avec elle un grand ouvrage de tapisserie.

CASIMIR, *à Fabien.*

Tiens, vois-tu ces manchettes si joliment festonnées ? c'est le chef-d'œuvre de Priscille, et son premier cadeau.

PRISCILLE.

Ah ! j'en ai été bien payée. N'as-tu pas cultivé pour moi mon parterre? ne m'as-tu pas donné des bouquets de tes plus jolies fleurs ? Entends-tu , Fabien? Maman ne veut pas que nous travaillions pour nous : et ils en font encore plus que nous ne penserions à leur en demander.

AGATHE.

Oh ! oui. Je veux te montrer le petit bateau de liège que Prosper m'a fait avec son canif. Tu verras ses cordages de soie , ses voiles de satin, et ses banderoles de ruban. Il vogue tout seul sur le vivier.

PROSPER.

Puisque tu m'avois tricoté des jarretières....

AGATHE.

Vraiment , des jarretières ! Je sais bien faire autre chose aujourd'hui. Ah ! Fabien ; si tu voyois certaine bourse à bandes vertes et lilas , Tout le verd est de ma façon , au moins : demande à

ma sœur. Tu en seras content, j'en suis sûre.

FABIEN.

Comment! vous m'avez fait une bourse? (*Priscille fait signe à Agathe de se taire.*)

AGATHE, *embarrassée.*

Non, Fabien, elle n'est pas pour toi.... Elle est bien pour toi; mais maman m'a défendu de te le dire. (*Bas en souriant.*) Elle veut te surprendre aussi, avec un habit neuf et une veste brodée. Tu verras.

PRISCILLE.

Cette petite étourdie ne peut rien garder sur son cœur.

AGATHE.

C'est que j'avois tant de plaisir de lui en parler! Nous avons toujours pensé à toi, mon frère.

FABIEN.

Oh! je vous remercie. Mais, dites-moi, êtes-vous donc heureuses?

PRISCILLE.

Si nous le sommes! Qui pourroit man-

quer à notre bonheur ? Notre maman est si bonne ! Je ne sais comment elle s'y prend; mais elle a le secret de tourner tout en plaisir. Je ne m'amuse jamais si bien qu'à jaser avec elle. L'instruction vient en badinant.

AGATHE.

Il faut voir, quand nous lisons ensemble de petits contes qu'un de nos amis nous donne exactement le premier de chaque mois.

PRISCILLE.

O mon Dieu! tu m'y fais penser, Agathe. Il ne nous a pas encore envoyé le dernier. Il faut qu'il ait été malade de ces grandes chaleurs.

AGATHE.

J'en serois bien fâchée. C'est mon bon ami, à moi. Il sait les histoires de tous les petits garçons et de toutes les petites filles du monde. Ce seroit drôle si nous trouvions quelque jour la nôtre dans son livre.

PRISCILLE.

J'en serois bien aise à cause de ma-

man. Je voudrois que tout le monde connût sa bonté, et combien nous l'aimons.

CASIMIR.

Et moi, à cause de notre second papa, qui nous traite comme si nous étions ses véritables enfans.

SCÈNE X.

M. DE FLEURY, FABIEN, PRISCILLE, AGATHE, CASIMIR, PROSPER.

M. DE FLEURY, *qui s'est tenu debout à côté du berceau pendant toute la scène précédente, se précipite au milieu d'eux, et s'écrie :*

Et vous l'êtes aussi dans mon cœur. Je fais toute ma gloire et toute ma joie de me croire votre père. Mais où est Fabien?

FABIEN, *se jetant au cou de M. de Fleury.*

Me voici, mon papa. Oh! quelle joie de vous revoir!

M. DE FLEURY.

Embrasse-moi encore, mon cher fils. Eh bien! es-tu content des frères que je t'ai donnés?

FABIEN.

Oh! je n'aurois jamais pu en choisir de meilleurs. Je ferai tout ce qui sera en moi pour m'en faire aimer comme je les aime.

CASIMIR.

Ce ne sera pas difficile, puisque nous le desirons aussi vivement de notre côté.

PROSPER.

Nous n'aurons qu'à penser au plaisir que nous avons goûté aujourd'hui.

PRISCILLE.

J'aurai soin de nous le rappeler toutes les fois que nous nous trouverons ensemble.

AGATHE.

Va, ma sœur, nous nous en souviendrons bien de nous-mêmes.

M. DE FLEURY.

J'en ai été témoin, et mon ame en sera long-temps pénétrée. Mais elle ne

sauroit suffire toute seule à l'excès de sa joie. Approche, chère épouse; viens aussi jouir de ce spectacle délicieux, si bien fait pour ton cœur. (*Il va prendre hors du berceau madame de Fleury, et l'amène devant ses enfans.*)

SCÈNE XI.

M. et Mme. DE FLEURY, FABIEN, PRISCILLE, AGATHE, CASIMIR, PROSPER.

M. DE FLEURY.

La voilà, mes amis, celle que j'ai choisie pour faire votre bonheur et le mien. La fortune que j'aurois pu vous laisser n'eût été rien, sans les dons bien plus précieux d'une bonne éducation. Nous nous sommes réunis pour vous procurer à la fois tous ces avantages. Il manquoit aux uns une mère tendre, qui veillât continuellement sur les besoins de leur enfance, qui fût sans cesse occupée du soin de former leur cœur

et leur raison, de leur inspirer de sages principes, et de cultiver leurs talens. Il manquoit aux autres un père laborieux qui les avançât dans le monde, qui travaillât à leur donner un état, et à leur former des établissemens honorables. Vos intérêts étoient les mêmes dans cette union; et c'est également pour tous que nous l'avons formée. Me promets-tu, chère épouse, comme je te le promets à mon tour, de regarder du même œil tous ces enfans; de ne montrer à aucun d'autre préférence que celle qu'il méritera par son amour pour nous, et par sa bonne conduite?

Mme. DE FLEURY.

Ta réponse est pour toi dans ces larmes; et pour vous, mes petits amis, dans ces embrassemens. (*Elle tend ses bras aux enfans, qui se pressent tous à l'envi sur son sein.*)

M. DE FLEURY.

Et vous, mes enfans, me promettez-vous aussi de vivre toujours unis, sans querelles ni jalousies; de vous aimer

tous sans distinction, comme frères et sœurs ? (*Ils se prennent tous par la main ; et tombant aux genoux de M. et de Mad. de Fleury, ils s'écrient tous à la fois :*) Oui, mon papa, oui, maman, nous vous le promettons.

M. DE FLEURY, *se baissant sur eux, et les relevant.*

Continuez, mes chers enfans, de vivre dans cette douce amitié. Ses charmes augmenteront chaque jour dans une liaison plus intime. Vous serez aussi heureux par les bienfaits que vous recevrez les uns des autres, que par les petits sacrifices que vous aurez la générosité de vous faire mutuellement. Chacun de vous, en jouissant de son propre bonheur, ne jouira pas moins de celui de son frère qu'il regardera comme son ouvrage. Tous les gens de bien s'intéresseront à votre félicité ; et vos enfans vous récompenseront un jour, par leur tendresse, d'avoir si bien mérité celle de vos parens.





Continuez mes chers enfans, de vivre dans cette douce amitié....

C. Monnet inv. del. *Dupréel sculp.*

LE PETIT FRÈRE,

Fanchette s'étoit un jour levée de grand matin pour aller cueillir des fleurs, et en porter un bouquet à sa mère dans son lit. Comme elle se disposoit à descendre, son père entra dans sa chambre en souriant, la prit dans ses bras, et lui dit : Bonjour, ma chère Fanchette ; viens vîte avec moi, je veux te montrer quelque chose qui te fera sûrement plaisir.

Et quoi donc, mon papa ? lui demanda-t-elle avec empressement.

Dieu t'a fait présent cette nuit d'un petit frère, lui répondit-il.

Un petit frère ? ah ! où est-il ? voyons ! menez-moi à lui, je vous prie.

Son père ouvrit la porte de la chambre où sa mère étoit couchée. Il y avoit à côté du lit une femme étrangère, que Fanchette n'avoit pas encore vue dans la maison, et qui enveloppoit le nouveau-né dans ses langes.

Ce furent alors mille et mille questions de la part de la petite fille. Son père y répondit de son mieux, et il croyoit avoir satisfait à tout, lorsque Fanchette lui dit : mon papa, qui est cette vielle femme ? comme elle ballote mon petit frère ? ne craignez-vous pas qu'elle lui fasse mal ?

M. DE GENSAC.

Oh! non, sois tranquille. C'est une bonne femme que j'ai envoyé chercher pour avoir soin de lui.

FANCHETTE.

Mais il appartient à maman. L'a-t-elle déjà vu ?

Mme. DE GENSAC, *entr'ouvrant le rideau de son lit.*

Oui, Fanchette, je l'ai vu. Et toi, es-tu bien aise de le voir ?

FANCHETTE.

Oh ! fort aise, maman. C'est un petit camarade pour jouer avec moi. Mais, mon papa, d'où vient-il ?

Je te l'ai déjà dit. C'est Dieu qui nous en a fait présent.

FANCHETTE.

Est-ce qu'il est venu vous l'apporter lui-même ?

M. DE GENSAC.

Non.

FANCHETTE

Comment ce marmouset est-il donc entré dans la chambre ?

M. DE GENSAC.

Lorsque tu seras plus grande, je te l'apprendrai : occupons-nous seulement à le regarder. Tiens, vois comme il est gentil.

FANCHETTE.

Quelle drôle de mine il a ! Il est tout rouge comme s'il venoit de courir. Mon papa, voulez-vous le laisser jouer avec moi ?

M. DE GENSAC.

Cela n'est pas possible ; il ne peut pas se tenir sur ses pieds. Vois-tu comme ils sont foibles ?

FANCHETTE.

Ah ! mon dieu ! les petits pieds ! Je

vois que nous ne pourrons pas courir de long-temps ensemble.

M. DE GENSAC.

Patience. Il faut qu'il apprenne d'abord à marcher, et ensuite vous pourrez gambader tous les deux dans le jardin.

FANCHETTE.

Est-il vrai ? O mon pauvre petit! il faut que je te donne quelque chose pour t'accoutumer à m'aimer. Tiens, j'ai dans ma poche une image; prends-la. Mon papa, qu'est-ce donc? Ce marmot ne veut pas la prendre; il tient ses petites mains fermées.

M. DE GENSAC.

Il ne sait pas encore l'usage qu'il en peut faire. Il faut attendre quelques mois.

FANCHETTE.

A la bonne heure. O mon petit homme! Je te donnerai tous mes joujoux. Eh bien! cela te fait-il plaisir? réponds-moi donc. Il me semble qu'il sourit. Appelle-moi Fanchette, Fan-

chette. Est-ce que tu ne veux pas parler ?

M. DE GENSAC.

Il ne parlera que dans un an. Mais toi, prends garde d'étourdir ta mère de ton caquet.

FANCHETTE.

Ah ! mon papa, voilà son visage tout bouleversé : il pleure ; apparemment qu'il a faim. Doucement, monsieur, je vais vous chercher quelque friandise.

M. DE GENSAC.

Ne te mets pas en peine de sa nourriture. Il n'a pas de dents ; comment pourroit-il manger ?

FANCHETTE.

Il ne peut pas manger ! De quoi vivra-t-il donc ? Est-ce qu'il va mourir ?

M. DE GENSAC, *à la garde.*

Madame, faites-moi le plaisir de porter cet enfant à sa mère, pour montrer à Fanchette comment on le nourrit.

FANCHETTE.

Ah ! je serai bien aise de le voir.

Eh bien! maman, que faites-vous? vous lui mettez votre tetton dans la bouche.

Mme. DE GENSAC.

Dieu y a mis du lait, pour que j'en nourrisse ton petit frère. Il est encore bien foible; mais dans quelques jours, tu verras, il se roulera à terre comme un petit agneau.

FANCHETTE.

Qu'il me tarde de le voir comme cela? Mais est-ce qu'il ne prend que du lait?

M. DE GENSAC.

Rien de plus.

FANCHETTE.

Mais quand il aura tout bu celui-là, où en prendrez-vous d'autre?

Mme DE GENSAC.

Il n'en manquera point. Une partie de ce que je mange et de ce que je bois se tournera en lait.

FANCHETTE.

En lait? je ne comprends pas cela.

M. DE GENSAC.

Je le crois bien. Il y a tant de choses que tu ne peux pas encore comprendre.

FANCHETTE.

La mignone tête ! Je n'ose pas y toucher.

M. DE GENSAC.

Tu peux y toucher; mais bien doucement.

FANCHETTE.

Oh ! bien doucement. Mon Dieu ! qu'elle est molle ! c'est comme du coton.

M. DE GENSAC.

La tête de tous les petits enfans est comme celle de ton frère.

FANCHETTE.

S'il venoit à tomber, il se la romproit en mille pièces.

Mme. DE GENSAC.

Sûrement. Mais nous aurons bien soin de le tenir pour qu'il ne tombe pas.

M. DE GENSAC.

Sais-tu bien, Fanchette, qu'il y cinq ans que tu étois aussi petite ?

FANCHETTE.

Moi, j'ai été comme cela? Vous vous moquez, mon papa?

M. DE GENSAC.

Non, non; rien de plus vrai.

FANCHETTE.

Je ne m'en souviens pas, pourtant.

M. DE GENSAC.

Je le crois. Te souviens-tu du temps où j'ai ſait tapisser cette chambre?

FANCHETTE.

Elle a toujours été comme elle est.

M. DE GENSAC.

Point du tout. Je l'ai fait tapisser dans un temps où tu étois aussi petite que ton frère.

FANCHETTE.

Eh bien! je ne m'en suis pas apperçue.

M. DE GENSAC.

Les petits enfans ne voient rien de ce qui se passe autour d'eux. Lorsque ton frère sera à ton âge, demande-lui s'il se souvient que tu aies voulu lui

apprendre aujourd'hui à prononcer ton nom. Tu verras s'il se le rappelle.

FANCHETTE.

J'ai donc pris aussi du lait de maman ?

M. DE GENSAC.

Sans doute. Si tu savois toutes les peines qu'elle s'est données pour toi ! Tu étois si foible que tu ne pouvois rien prendre. Nous craignions à tout moment de te voir mourir. Ta mère disoit : Ma pauvre enfant ! si elle alloit tomber en foiblesse ! et elle eut une peine infinie à te faire sucer quelques gouttes de lait.

FANCHETTE

Ah ! ma chère maman ! c'est donc vous qui m'avez appris à me nourrir ?

M. DE GENSAC.

Oui, ma fille. Après que ta mère eut réussi à te faire prendre toi-même la première nourriture, tu devins grasse et réjouie. Pendant près de deux ans, ce furent tous les jours et à toutes les heures du jour les mêmes soins. Quel-

quefois, lorsque ta mère s'étoit endormie de fatigue, tu troublois son sommeil par tes cris. Il falloit qu'elle se levât pour courir à ton berceau. Ma chère Fanchette, s'écrioit-elle, en te caressant, sans doute que tu as soif? et elle te présentoit son sein.

FANCHETTE.

J'ai donc eu la tête aussi foible que celle de mon frère?

M. DE GENSAC.

Aussi foible, ma fille.

FANCHETTE.

Moi qui l'ai si dure à présent! Mon Dieu, j'aurois dû me la casser mille fois!

M. DE GENSAC.

Nous avons eu pour toi tant d'attentions! Ta mère a renoncé pour un temps à tous les plaisirs; elle a négligé toutes ses sociétés, pour ne pas te perdre un seul instant de vue. Lorsqu'elle étoit obligée de sortir pour des devoirs ou des affaires indispensables, elle étoit toujours dans les transes. Ma chère Go-

thon, disoit-elle à ta gouvernante, je vous recommande Fanchette comme votre propre enfant ; et elle lui faisoit continuellement des cadeaux pour l'engager à te soigner avec plus de vigilance.

FANCHETTE.

Ah! ma bonne maman!..... Mais, mon papa, est-ce qu'il y a eu un temps où je ne savois pas courir? Je cours si bien à présent. Voyez, en trois pas je suis au bout de la chambre. Qui est-ce donc qui me l'a appris?

M. DE GENSAC.

Ta mère et moi. Nous t'avions mis au tour de la tête un bandeau de velours bien rembourré, afin que si tu venois à tomber, tu ne te fisses pas de mal : nous te tenions par des lisières pour aider tes premiers pas : nous allions tous les jours dans le jardin sur la pièce de gazon ; et là, nous plaçant vis-à-vis l'un de l'autre à une petite distance, nous te posions toute seule debout au milieu, et nous te tendions les bras, pour t'inviter à venir tantôt à

l'un, tantôt à l'autre. Le plus léger faux pas que tu faisois, nous tournoit le sang. C'est à force de répéter ces exercices que nous t'avons appris à marcher.

FANCHETTE.

Je n'aurois jamais cru vous avoir donné tant de peines. Est-ce vous aussi qui m'avez enseigné à parler ?

M. DE GENSAC.

C'est nous encore. Je te prenois sur mes genoux, et je te répétois les mots de papa et maman, jusqu'à ce que tu fusses en état de me les bégayer : tous les mots que tu sais aujourd'hui, c'est nous qui te les avons appris de la même manière ; tu dois te souvenir que c'est nous aussi qui t'avons montré à lire.

FANCHETTE.

Oh ! je me le rappelle à merveille. Vous me faisiez mettre à table entre vous deux. On nous apportoit au dessert une assiette de raisins secs, et de petits carrés où il y avoit des lettres moulées. Lorsque j'avois bien réussi à les nommer, vous me donniez quelques

grains



Remarque les soins que nous allons avoir pour ton frere, et dis....

C. Monnet inv. del. Delignon sculp

grains de raisin. Oh! c'étoit un jeu bien joli!

M. DE GENSAC.

Si nous n'avions pas pris tous ces soins de toi, si nous t'avions abandonnée à toi-même, que serois-tu devenue?

FANCHETTE.

Il y a bien long-temps que je serois morte. Oh! le bon papa, la bonne maman que vous êtes!

M. DE GENSAC.

Et cependant tu donnes quelquefois du chagrin à ton papa; tu es désobéissante envers ta maman!

FANCHETTE.

Je ne le serai plus de ma vie; je ne savois pas tout ce que vous aviez fait pour moi.

M. DE GENSAC.

Remarque bien les soins que nous allons avoir pour ton frère, et dis en toi-même: Et moi aussi, j'ai donné autant de peines à mes parens.

Cet entretien fit une vive impression

sur Fanchette; et lorsqu'elle voyoit toute la tendresse que sa mère montroit à son petit frère, toutes les inquiétudes qui l'agitoient sur sa santé, toute la patienee qu'il lui falloit pour lui faire prendre sa nourriture, combien elle étoit affligée lorsqu'elle entendoit ses cris, avec quel empressement son père la soulageoit d'une partie de ses soins, comme l'un et l'autre se fatiguoient pour apprendre à l'enfant à marcher et à parler, elle se disoit dans son cœur : Mes chers parens ont pris les mêmes peines pour moi. Ces réflexions lui inspirèrent tant de tendresse et de reconnoissance pour eux, qu'elle observa fidèlement la promesse qu'elle leur avoit faite, de ne leur causer jamais volontairement aucun chagrin.

LES QUATRE SAISONS.

Ah! si l'hiver pouvoit durer toujours! disoit le petit Fleuri au retour d'une course de traîneaux, s'amusant dans le jardin à former des hommes de neige.

M. Gombault, son père, l'entendit, et lui dit : Mon fils, tu me ferois plaisir d'écrire ce souhait sur mes tablettes. Fleuri l'écrivit d'une main tremblottante de froid.

L'hiver s'écoula, et le printemps survint.

Fleuri se promenoit avec son père le long d'une plate-bande où fleurissoient des jacinthes, des auricules et des narcisses. Il étoit transporté de joie en respirant leur parfum, et en admirant leur fraîcheur et leur éclat.

Ce sont les productions du printemps, lui dit M. Gombault : elles sont brillantes, mais d'une bien courte durée. Ah! répondit Fleuri, si c'étoit toujours le printemps!

Voudrois-tu bien écrire ce souhait sur mes tablettes? Fleuri l'écrivit en tressaillant de joie.

Le printemps fut bientôt remplacé par l'été.

Fleuri, dans un beau jour, alla se promener avec ses parens et quelques compagnons de son âge dans un village voisin.

Ils trouvoient sur la route, tantôt des bleds verdoyans, qu'un vent léger faisoit rouler en ondes, comme une mer doucement agitée, tantôt des prairies émaillées de mille fleurs. Ils voyoient de tous côtés bondir de jeunes agneaux; et des poulains, pleins de feu, faire mille gambades autour de leur mère. Ils mangèrent des cerises, des fraises, et d'autres fruits de la saison; et ils passèrent la journée entière à s'ébattre dans les champs.

Nest-il pas vrai, Fleuri, lui dit M. Gombault en s'en retournant à la ville, que l'été a aussi ses plaisirs?

Oh! répondit-il, je voudrois qu'il

durât toute l'année! et à la prière de son père, il écrivit encore ce souhait sur ses tablettes.

Enfin l'automne arriva.

Toute la famille alla passer un jour en vendanges : il ne faisoit pas tout-à-fait si chaud que dans l'été; l'air étoit doux et le ciel serein; les ceps de vigne étoient chargés de grappes noires ou d'un jaune d'or; les melons rebondis, étalés sur des couches, répandoient une odeur délicieuse; les branches des arbres courboient sous le poids des plus beaux fruits.

Ce fut un jour de régal pour Fleuri, qui n'aimoit rien tant que les raisins, les melons et les figues. Il avoit encore le plaisir de cueillir lui-même.

Ce beau temps, lui dit son père, va bientôt passer : l'hiver s'achemine à grands pas vers nous pour rappeler l'automne.

Ah! répondit Fleuri, je voudrois bien qu'il restât en chemin, et que l'automne ne nous quittât jamais.

M. GOMBAULT.

En serois-tu bien content, Fleuri ?

FLEURI.

Oh ! très-content, mon papa ; je vous en réponds.

Mais, répartit son père en tirant ses tablettes de sa poche, regarde un peu ce qui est écrit ici. Lis tout haut.

FLEURI *lit.*

« Ah ! si l'hiver pouvoit durer tou-
» jours » !

M. GOMBAULT.

Voyons à présent quelques feuilles plus loin.

FLEURI *lit.*

« Si c'étoit toujours le printemps » !

M. GOMBAULT.

Et sur ce feuillet-ci, que trouverons-nous ?

FLEURI *lit.*

« Je voudrois que l'été durât toute
» l'année » !

M. GOMBAULT.

Reconnois-tu la main qui a écrit tout cela ?

FLEURI.

C'est la mienne.

M GOMBAULT.

Et que viens-tu de souhaiter à l'instant même ?

FLEURI.

« Que l'hiver s'arrêtât en chemin,
» et que l'automne ne nous quittât ja-
» mais ».

M. GOMBAULT.

Voilà qui est assez singulier. Dans l'hiver, tu souhaitois que ce fût toujours l'hiver ; dans le printemps, que ce fût toujours le printemps ; dans l'été, que ce fût toujours l'été ; et tu souhaites aujourd'hui dans l'automne, que ce soit toujours l'automne. Songes-tu bien à ce qui résulte de cela ?

FLEURI.

Que toutes les saisons de l'année sont bonnes.

M. GOMBAULT.

Oui, mon fils, elles sont toutes fécondes en richesses et en plaisirs : et Dieu s'entend bien mieux que nous,

esprits limités que nous sommes, à gouverner la nature.

S'il n'avoit tenu qu'à toi l'hiver dernier, nous n'aurions plus eu ni printemps, ni été, ni automne. Tu aurois couvert la terre d'une neige éternelle, et tu n'aurois jamais eu d'autres plaisirs que de courir sur des traîneaux et de faire des hommes de neige. De combien d'autres jouissances n'aurois-tu pas été privé par cet arrangement ?

Nous sommes heureux de ce qu'il n'est pas en notre pouvoir de règler le cours de la nature. Tout seroit perdu pour notre bonheur, si nos vœux téméraires étoient exaucés

---

LA NEIGE.

APRÈS plusieurs annonces trompeuses de son retour, le printemps étoit enfin arrivé. Il souffloit un vent doux qui réchauffoit les airs. On voyoit la neige se fondre, les gazons reverdir, et les fleurs percer la terre : on n'entendoit que le chant des oiseaux. La petite Louise étoit déjà allée à la campagne avec son père. Elle avoit entendu les premières chansons des pinçons et des merles, et elle avoit cueilli les premières violettes. Mais le temps changea encore une fois. Il s'éleva tout-à-coup un vent de nord violent qui souffloit dans la forêt, et couvroit les chemins de neige. La petite Louise entra toute tremblottante dans son lit, en remerciant Dieu de lui avoir donné un gîte si doux, à l'abri des injures de l'air.

Le lendemain matin, lorsqu'elle se leva, ah ! tout, tout étoit blanchi. Il étoit tombé pendant la nuit une si

grande quantité de neige, que les passans en avoient jusques aux genoux.

Louise en fut attristée; les petits oiseaux le paroissoient bien davantage. Comme toute la terre étoit couverte à une grande épaisseur, ils ne pouvoient trouver aucun grain, aucun vermisseau pour appaiser leur faim.

Tous les habitans emplumés des forêts se réfugioient dans les villes et dans les villages, pour chercher des secours auprès des hommes. Des troupes nombreuses de moineaux, de linottes, de pinçons et d'alouettes, s'abattoient dans les chemins et dans les cours des maisons, et furetoient des pattes et du bec dans les amas de débris, afin d'y trouver quelque nourriture.

Il vint près d'une cinquantaine de ces hôtes dans la cour de la maison de Louise. Louise les vit, et elle entra toute affligée dans la chambre de son père. Qu'as-tu donc, ma fille, lui dit-il? Ah! mon papa, lui répondit-elle, ils sont tous là dans la cour, ces pau-

vres oiseaux qui chantoient si joyeusement il n'y a que deux jours. Ils semblent transis de froid, et ils demandent de quoi manger. Voulez-vous me permettre de leur donner un peu de grain ?

Bien volontiers, lui dit son père. Louise n'en attendit pas davantage. La grange étoit de l'autre côté du chemin; elle y courut avec sa bonne chercher des poignées de millet et de chenevis, qu'elle vint ensuite répandre dans la cour. Les oiseaux voltigeoient par troupes autour d'elle, et cherchoient le moindre petit grain. Louise s'occupoit à les regarder, et elle étoit toute réjouie. Elle alla chercher son père et sa mère pour venir aussi les regarder, et se réjouir avec elle.

Mais ces poignées de grain furent bientôt dévorées. Les oiseaux s'envolèrent sur le bords des toîts, et ils regardoient Louise d'un air triste, comme s'ils avoient voulu lui dire : N'as-tu rien de plus à nous donner ?

Louise comprit leur langage. Elle

part aussi-tôt comme un trait, et court chercher de nouveaux grains. En traversant le chemin, elle rencontra un petit garçon qui n'avoit pas, à beaucoup près, un cœur aussi compatissant que le sien. Il portoit à la main une cage pleine d'oiseaux ; et il la secouoit si rudement, que les pauvres petites bêtes alloient à tout moment donner de la tête contre les barreaux.

Cela fit de la peine à Louise. Que veux-tu faire de ces oiseaux, demanda-t-elle au petit garçon ? Je n'en sais rien encore, répondit-il. Je vais chercher à les vendre ; et si personne ne veut les acheter, j'en régalerai mon chat.

Ton chat ? répliqua Louise ; ton chat ? ah ! le méchant enfant !

Oh ! ce ne seroit pas les premiers qu'il auroit croqués tout vifs ; et en balançant sa cage comme une escarpolette, il alloit s'éloigner à grands pas.

Louise l'arrêta, et lui demanda combien il vouloit de ses oiseaux. Je les

donnerai tous à un liard la pièce : il y en a dix-huit.

Eh bien ! je les prends, dit Louise. Elle se fit suivre du petit garçon, et courut demander à son père la permission d'acheter ces oiseaux.

Son père y consentit avec plaisir ; il céda même à sa fille une chambre vuide pour y loger ses hôtes.

Jacquot (ainsi s'appeloit le méchant garçon) se retira fort content de son marché ; et il alla dire à tous ses camarades qu'il connoissoit une petite demoiselle qui achetoit les oiseaux.

Au bout de quelques heures, il se présenta tant de petits paysans à la porte de Louise, qu'on eût dit que c'étoit l'entrée du marché. Ils se pressoient tous autour d'elle, sautant l'un au-dessus de l'autre, et soulevant des deux mains leurs cages, pour lui demander la préférence chacun en faveur de ses oiseaux.

Louise acheta tous ceux qui lui étoient

présentés, et les porta dans la chambre où étoient les premiers.

La nuit vint. Il y avoit bien long-temps que Louise ne s'étoit mise au lit avec un cœur aussi satisfait. Ne suis-je pas bien heureuse, se disoit-elle, d'avoir pu sauver la vie à tant d'innocentes créatures, et de pouvoir les nourrir? Lorsque l'été viendra, j'irai dans les champs et dans les forêts; tous mes petits hôtes chanteront leurs plus jolies chansons, pour me remercier des soins que j'aurai eus pour eux. Elle s'endormit sur cette réflexion, et elle rêva qu'elle étoit dans une forêt de la plus belle verdure. Tous les arbres étoient couverts d'oiseaux qui voltigeoient sur les branches en gazouillant, ou qui nourrissoient leurs petits; et Louise sourioit dans son sommeil.

Elle se leva de fort bonne heure pour aller donner à manger à ses petits hôtes dans la volière et dans la cour; mais elle ne fut pas aussi contente ce jour-là qu'elle l'avoit été la veille. Elle savoit

le compte de l'argent qu'elle avoit mis dans sa bourse ; et il ne devoit pas lui en rester beaucoup. Si ce temps de neige dure encore quelques jours, dit-elle, que vont devenir les autres oiseaux? Les méchans petits garçons vont les donner tout vifs à leur chat; et faute d'un peu d'argent, je ne pourrai pas les sauver.

Dans ces tristes pensées elle tire lentement sa bourse, pour compter encore son petit trésor.

Mais quel est son étonnemeut de la trouver si lourde ! Elle l'ouvre; et la voit pleine de pièces de monnoie de toute valeur, mêlées et confondues ensemble : il y en avoit jusques aux cordons. Elle court vîte à son père, et lui raconte, avec des transports de surprise et de joie, ce qui vient de lui arriver.

Son père la prit contre son sein, l'embrassa, et laissa couler ses larmes sur les joues de Louise.

Ma chère fille, lui dit-il, tu ne m'as

jamais donné tant de satisfaction que dans ce moment. Continue de soulager les créatures qui souffrent; à mesure que ta bourse s'épuisera, tu la verras se remplir.

Quelle joie pour Louise ! Elle courut dans la volière, ayant son tablier plein de chenevis et de millet. Tous les oiseaux voltigeoient autour d'elle, en regardant leur déjeûner d'un œil d'appétit. Elle descendit ensuite dans la cour, et offrit un ample repas aux oiseaux affamés.

Elle se voyoit alors près de cent pensionnaires qu'elle nourrissoit. C'étoit un plaisir, un plaisir ! jamais ses poupées ni ses joujoux ne lui en avoient tant donné.

L'après-midi, en mettant la main dans le sac de chenevis, elle trouva ces paroles écrites dans un billet : « Les » habitans de l'air volent vers toi, Sei- » gneur, et tu leur donnes la nourri- » ture; tu étends la main, et tu rassa- » sies de tes bienfaits tout ce qui res- » pire. » Son père l'avoit suivie. Elle



Oui ma fille, toutes les fois que tu fais du bien...
tu es comme dieu....

C. Monnet inv. del. Delignon sculp.

se tourne vers lui, et lui dit : Je suis donc à présent comme Dieu : les habitans de l'air volent vers moi ; et lorsque j'étends la main, je les rassasie de mes bienfaits.

Oui, ma fille, lui dit son père ; toutes les fois que tu fais du bien à quelque créature, tu es comme Dieu. Quand tu seras plus grande, tu pourras secourir tes semblables, comme tu secours aujourd'hui les oiseaux ; et tu ressembleras alors à Dieu bien davantage. Ah ! quel bonheur pour l'homme, lorsqu'il peut agir comme Dieu !

Pendant huit jours Louise étendit sa main, et rassasia tout ce qui avoit faim autour d'elle. Enfin la neige se fondit, les champs reprirent leur verdure ; et les oiseaux, qui n'avoient pas osé s'écarter de la maison, tournèrent leurs ailes vers la forêt.

Mais ceux qui étoient dans la volière, y restoient renfermés. Ils voyoient le soleil, voloient contre la fenêtre, béquetoient les vitrages. C'étoit en vain ;

leur prison étoit trop forte pour eux: Louise n'imaginoit pas encore leur peine.

Un jour qu'elle leur apportoit leur provision, son père entra quelques momens après elle. Elle fut bien aise de voir qu'il vouloit être témoin de ses plaisirs.

Ma chère Louise, lui dit-il, pourquoi ces oiseaux ont-ils l'air si inquiet? il semble qu'ils desirent quelque chose. N'auroient-ils pas laissé dans les champs des compagnons qu'ils seroient bien aises de revoir?

Vous avez raison, mon papa; ils me semblent tristes depuis que les beaux jours sont revenus. Je vais ouvrir la fenêtre, et les laisser envoler.

Je pense que tu ne ferois pas mal, lui répondit son père; tu répandrois la joie dans tout le pays. Ces petits prisonniers iroient retrouver leurs amis; et ils voleroient au-devant d'eux comme tu cours au-devant de moi, lorsque j'ai été quelque temps absent de la maison.

Il n'avoit pas fini de parler, que déjà toutes les fenêtres étoient ouvertes. Les oiseaux s'en apperçurent ; et en deux minutes il n'en resta pas un seul dans la chambre. On voyoit les uns raser la terre du bout de l'aile, les autres s'élever dans les airs, quelques-uns s'aller percher sur les arbres voisins, et ceux-là passer et repasser devant la fenêtre avec des chants de joie.

Louise alloit tous les jours se promener dans la campagne ; de tous côtés elle voyoit ou elle entendoit des oiseaux. Tantôt une alouette partoit à ses pieds, et chantoit sa joyeuse chanson en s'élevant dans les nuages ; tantôt c'étoit une fauvette qui fredonnoit la sienne, en se balançant sur la plus haute branche d'un buisson : et lorsqu'elle en entendoit quelques-uns se distinguer par son ramage, Louise disoit : Voilà un de mes pensionnaires ; on connoît à sa voix qu'il a été bien nourri cet hiver.

AMAND.

Un pauvre manœuvre, nommé Bertrand, avoit six enfans en bas âge, et il se trouvoit fort embarrassé pour les nourrir. Par surcroît de malheur, l'année fut stérile, et le pain se vendoit une fois plus cher que l'an passé. Bertrand travailloit jour et nuit : malgré ses sueurs, il lui étoit impossible de gagner assez d'argent pour rassasier du plus mauvais pain ses enfans affamés. Il étoit dans une extrême désolation. Il appelle un jour sa petite famille ; et, les yeux pleins de larmes, il lui dit : Mes chers enfans, le pain est devenu si cher, qu'avec tout mon travail je ne peux gagner assez pour vous substanter. Vous le voyez : il faut que je paie le morceau de pain que voici, du produit de toute ma journée. Il faut donc vous contenter de partager avec moi le peu que je m'en serai procuré : il n'y en aura certainement pas assez pour vous

rassasier ; mais du moins il y aura de quoi vous empêcher de mourir de faim. Le pauvre homme ne put en dire davantage : il leva les yeux vers le ciel, et se mit à pleurer. Ses enfans pleuroient aussi ; et chacun disoit en lui-même : Mon Dieu, venez à notre secours, pauvres petits malheureux que nous sommes ! assistez notre père, et ne nous laissez pas mourir de faim.

Bertrand partagea son pain en sept portions égales : il en garda une pour lui, et distribua les autres à chacun de ses enfans. Mais un d'entre eux, qui s'appeloit Amand, refusa de recevoir la sienne, et dit : Je ne peux rien prendre, mon père ; je me sens malade : mangez ma portion, ou partagez-la entre les autres. Mon pauvre enfant, qu'as-tu donc ? lui dit Bertrand en le prenant entre ses bras. Je suis malade, répondit Amand, très-malade ; je veux aller me coucher. Bertrand le porta dans son lit ; et le lendemain au matin, accablé de tristesse, il alla chez un médecin,

et le pria de venir par charité voir son fils malade, et de le secourir.

Le médecin, qui étoit un homme pieux, se rendit chez Bertrand, quoiqu'il fût bien sûr de n'être pas payé de ses visites. Il s'approche du lit d'Amand, lui tâte le pouls; mais il ne peut y trouver aucun symptôme de maladie: il lui trouva cependant une grande foiblesse; et pour le ranimer, il voulut lui prescrire une potion. Ne m'ordonnez rien, monsieur, lui dit Amand; je ne prendrois pas ce que vous m'ordonneriez.

LE MÉDECIN.

Tu ne le prendrois pas! et pourquoi donc, s'il te plaît?

AMAND.

Ne me le demandez pas, monsieur; je ne peux pas vous le dire.

LE MÉDECIN.

Et qui t'en empêche, mon enfant? Tu me parois être un petit garçon bien obstiné.

AMAND.

Monsieur le médecin, ce n'est point par obstination, je vous assure.

LE MÉDECIN.

A la bonne heure, je ne veux pas te contraindre; mais je vais le demander à ton père, qui ne sera peut-être pas si mystérieux.

AMAND.

Ah ! je vous en prie, monsieur; que mon père n'en sache rien.

LE MÉDECIN.

Tu es un enfant bien incompréhensible ! Mais il faut absolument que j'en instruise ton père, puisque tu ne veux pas me l'avouer.

AMAND.

Mon Dieu ! monsieur, gardez-vous-en bien; je vais plutôt vous le dire : mais auparavant, faites sortir, je vous prie, mes frères et mes sœurs.

Le médecin ordonna aux enfans de se retirer; et alors Amand lui dit :

Hélas ! monsieur, dans un temps si dur, mon père ne gagne qu'avec bien

de la peine de quoi acheter un mauvais pain : il le partage entre nous : chacun n'en peut avoir qu'un petit morceau ; et il n'en veut presque rien garder pour lui-même. Cela me fait de la peine de voir mes petits frères et mes petites sœurs endurer la faim. Je suis l'aîné ; j'ai plus de force qu'eux : j'aime mieux ne pas manger, pour qu'ils puissent partager ma portion. C'est pour cela que j'ai fait semblant d'être malade, et de ne pouvoir pas manger ; mais que mon père n'en sache rien, je vous en prie.

Le médecin essuya ses yeux, et lui dit : Mais toi, n'as-tu pas faim, mon cher ami ?

AMAND.

Pardonnez-moi, j'ai bien faim ; mais cela ne me fait pas tant de mal que de les voir souffrir.

LE MÉDECIN.

Mais tu mourras bientôt, si tu ne te nourris pas.

AMAND.

Je le sens bien, monsieur ; mais je mourrai

mourrai de bon cœur : mon père aura une bouche de moins à remplir ; et lorsque je serai auprès du bon Dieu, je le prierai de donner à manger à mes petits frères et à mes petites sœurs.

L'honnête médecin étoit hors de lui-même d'attendrissement et d'admiration, en entendant ainsi parler ce généreux enfant. Il le prit dans ses bras, le serra contre son cœur, et lui dit : Non, mon cher ami, tu ne mourras pas. Dieu, notre père à tous, aura soin de toi et de ta famille : rends-lui graces de ce qu'il m'a conduit ici ; je reviendrai bientôt. Il courut à sa maison, chargea un de ses domestiques de toutes sortes de provisions, et revint aussi-tôt avec lui vers Amand et ses frères affamés. Il les fit tous mettre à table, et leur donna à manger jusqu'à ce qu'ils fussent rassasiés. C'étoit un spectacle ravissant pour le bon médecin de voir la joie de ces innocentes créatures. En sortant, il dit à Amand de ne pas se mettre en peine, et qu'il pourvoiroit à

leurs nécessités. Il observa fidèlement sa promesse : il leur faisoit passer tous les jours abondamment de quoi se nourrir. D'autres personnes charitables, à qui il raconta cette aventure, imitèrent sa bienfaisance. Les uns envoyoient des provisions, les autres de l'argent, ceux-là des habits et du linge ; ensorte que, peu de jours après, la petite famille eut au-delà de tous ses besoins.

Aussi-tôt que le prince fut instruit de ce que le brave petit Amand avoit fait pour son père et pour ses frères, il envoya chercher Bertrand, et lui dit : Vous avez un enfant admirable ; je veux être aussi son père. J'ai ordonné qu'on vous donnât tous les ans, en mon nom, une pension de cent écus. Amand et tous vos autres enfans seront élevés à mes frais dans le métier qu'ils voudront choisir ; et s'ils savent en profiter, j'aurai soin de leur fortune.

Bertrand s'en retourna chez lui enivré de joie ; et s'étant jeté à genoux, il remercia Dieu de lui avoir donné un si digne enfant.

COLIN-MAILLARD,

DRAME EN UN ACTE.

N 2

PERSONNAGES.

M. DE JULIERS.
FRÉDÉRIC, *son fils.*

LÉONOR, JULIE,	*ses filles.*
DOROTHÉE, ADELAÏDE, LOUISE, *un peu boiteuse,*	*leurs amies.*
DUVERNEY l'aîné, DUVERNEY le cadet, *bègue,*	*amis de Frédéric.*

ROBERT, *leur voisin.*
LE PALFRENIER *de M. de Juliers.*

La scène se passe dans un salon. Du côté droit est une porte qui conduit au cabinet de M. de Juliers; et dans le fond, une autre qui s'ouvre sur l'escalier. Sur le côté gauche on voit une grande table couverte de livres et de papiers, avec des flambeaux et un porte-voix.

COLIN-MAILLARD,

DRAME.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRÉDÉRIC.

(*Il avance la tête à travers la porte qui donne sur l'escalier, comme s'il parloit encore à son père tandis qu'il descend.*)

OUI, mon papa, soyez tranquille. Il n'arrivera point d'accident à vos papiers, je vous en réponds. Je vais prendre aussi vos livres, et je les porterai tout de suite dans votre cabinet. (*Il revient en sautant et en fredonnant* tra le ra le ra.) Nous allons faire aujourd'hui un beau tapage! Quand le chat est hors de la maison, les souris dansent sous la table.

SCÈNE II.

FRÉDÉRIC, JULIE.

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! ma sœur, maman est-elle sortie ? Notre petite société est-elle arrivée ?

JULIE.

Mes amies sont déjà ici ; mais il n'est encore venu aucun de tes camarades.

FRÉDÉRIC.

Oh ! je le crois bien, nous ne sommes pas éventés comme vous autres. Il faut toujours nous arracher de l'étude. Tiens, je parie qu'en ce moment ils travaillent encore, que la tête leur en brûle.

JULIE.

Oui, à forger quelqu'une de leurs bonnes malices. A propos, est-il bien vrai que mon papa nous ait permis de jouer ici dans le salon ? Notre chambre là-haut est si petite, si petite, qu'on ne sait où se fourrer.

FRÉDÉRIC.

Est-ce qu'il avoit quelque chose à refuser, dès que je me mêlois de la négociation ? Ah ça ! petite fille, prenez bien garde à ne pas brouiller les papiers qui sont sur la table.

JULIE.

Garde cet avis-là pour toi et pour tes petits vauriens.

FRÉDÉRIC, *avec un air d'importance.*

C'est pourtant moi qu'on a chargé de mettre ici de l'arrangement.

JULIE.

Vraiment, mon papa s'est adressé à un homme d'ordre. Allons, voyons, que je t'aide un peu. Ensuite je rangerai les chaises et les fauteuils. Je vais d'abord prendre quelques livres.

FRÉDÉRIC.

Avise-toi d'y toucher. Tout ce que je puis te permettre, c'est de me les mettre sur les bras. (*Il joint les mains en dessous devant lui. Julie y pose un livre, puis un autre, tant qu'il en ait jusqu'au menton.*)

JULIE.

Mais tu en as trop.

FRÉDÉRIC, *reculant la tête, et se penchant en arrière.*

Encore un. Bon! en voilà assez pour un voyage. (*Il fait quelques pas, et laisse tomber toute la charge au milieu de la chambre.*)

JULIE, *poussant un grand éclat de rire.*

Ha ha ha ha ! voilà tout le bataclan par terre ! Ces beaux livres que mon papa ne vouloit pas nous laisser toucher, même du bout du doigt ! Il aura, je crois, bien du plaisir de les voir si joliment accommodés.

FRÉDÉRIC.

Tu ne sais pas, toi ? c'est que j'ai perdu le *centrum* de la *gravitatis*, comme dit mon précepteur. C'est bien savant, au moins. (*Il se met à ramasser les livres; et tandis qu'il en prend un, il en laisse retomber un autre.*) Diantre ! il faut que ces drôles-là aient appris à faire la cabriole.

JULIE, *approchant de lui.*

Tu ne finirois jamais sans moi. Tiens, arrange-les dans mon tablier.

FRÉDÉRIC.

Ah! c'est bien dit. (*Frédéric se jette à genoux, et une main appuyée contre terre, de l'autre il met les livres dans le tablier de Julie.*)

JULIE.

Doucement donc, pour qu'ils ne se froissent pas. Bon! les voilà tous. Je vais les porter dans le cabinet, et les placer sur la cheminée. (*Elle sort.*)

FRÉDÉRIC, *se relevant tout essoufflé.*

Ouf! je ne vaudrois rien dans le pays où les hommes vont à quatre pattes comme des singes. (*Il s'évente avec son chapeau.*)

JULIE, *en rentrant.*

Si tu voyois comme c'est rangé! Dépêche-toi de me donner le reste. (*Frédéric assemble les papiers et le reste des livres, et les donne à Julie, qui dit en les recevant :*) Il faut convenir que

les filles ont bien plus d'ordre que les garçons.

FRÉDÉRIC.

Oh, oui! toi, sur-tout. Ta sœur est occupée du matin au soir à remettre tes chiffons à leur place.

JULIE.

Et toi donc! si ton précepteur n'y veilloit sans cesse, tu ne saurois jamais où trouver tes thêmes et tes versions. (*Elle regarde autour d'elle.*) Mais voilà tout, je pense?

FRÉDÉRIC.

Oui, je ne vois plus rien; va. (*Julie sort.*)

FRÉDÉRIC, *range la table, les fauteuils et les chaises.*

Bon! nous aurons nos coudées franches à présent. Comme nous allons nous en donner! Je suis pourtant surpris qu'ils n'arrivent pas. Pour moi, j'ai cela de bon, que je ne me fais guère attendre aux rendez-vous de plaisir.

JULIE, *en rentrant, regarde de tous côtés.*

Ah ! voilà qui est bien ! Mais le porte-voix, il faut le cacher. Si tes camarades l'apperçoivent, ils vont se mettre à corner jusqu'à nous rompre les oreilles.

FRÉDÉRIC.

Attends, je vais le mettre derrière la porte. J'en aurai peut-être besoin. Que tes petites demoiselles viennent m'étourdir, nous verrons qni criera le plus fort.

JULIE.

Bah! nous n'aurions qu'à nous réunir, nous viendrons bien à bout d'un petit garçon comme toi.

FRÉDÉRIC.

Oui-dà ! Si vous avez du babil, mesdemoiselles, nous autres hommes, nous avons une voix mâle qui se fait respecter. (*En grossissant sa voix.*) M'entends-tu ?

JULIE, *haussant les épaules.*

O mon Dieu! je te respecte si fort,

que je m'en vais. Adieu. Je cours retrouver ma sœur et mes amies.

FRÉDÉRIC.

Fais-moi le plaisir de dire au portier de m'envoyer ici ma petite société sitôt qu'elle arrivera.

JULIE, *en sortant.*

Oui, oui.

SCÈNE III.

FRÉDÉRIC, *maniant le porte-voix.*

Voici qui m'a souvent fait venir malgré moi du fond du jardin. Il me semble toujours l'entendre corner : Frédéric, Frédéric !.... Ces messieurs ne demeurent qu'au bout de la rue ; voyons s'ils ont l'oreille fine. (*Il se met à la fenêtre, embouche le porte-voix, et crie :*)

Courez, volez, troupe joyeuse,
Le jeu va bientôt commencer.

(*Il se retire de la fenêtre et va vers la porte.*) Eh bien ! cela n'est-il pas merveilleux ?

merveilleux ? C'est comme le cor enchanté d'Arlequin. Il me semble déjà entendre parler sur l'escalier. (*Il prête l'oreille.*) Mais oui! ce sont les petits Duverney. (*Il cache le porte-voix derrière la porte.*) Allons, je vais sauter sur la table, et faire comme si j'étois assis sur mon trône. (*Il va chercher devant la fenêtre une banquette, la pose sur la table, et se dispose à grimper. Les petits Duverney se présentent à la porte.*)

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, DUVERNEY, l'aîné, DUVERNEY le cadet.

FRÉDÉRIC.

Ne pouviez-vous pas attendre un moment que je fusse monté sur mon trône, pour vous recevoir du haut de ma grandeur ?

DUVERNEY l'aîné.

Bon! tu n'as pas besoin de cela pour

avoir un air tout-à-fait royal. Et puis, si alerte que tu sois, le trône pourroit bien dégringoler avec sa majesté.

FRÉDÉRIC.

En effet, j'en ai déjà bien vu des exemples dans mon histoire ancienne.

DUVERNEY l'aîné.

C'est-à-peu-près ce qui vient d'arriver à mon frère, quoiqu'il ne soit pas un grand prince. Il s'est mis le nez tout en sang sur notre escalier.

DUVERNEY le cadet, *d'un ton pleureur, et en bégayant.*

Hé-é-las ! ou-ou-i. Il me fait en-encore un peu-eu mal. Ce mon-on-sieur Ro-o-bert est un ga-ar-çon bien mal éle-e-vé.

FRÉDÉRIC.

Est-ce qu'il est avec vous ?

DUVERNEY l'aîné.

Dieu nous en préserve ! Si nous avions su qu'il vînt ici, nous n'aurions pas bougé de la maison.

DUVERNEY le cadet.

Il ne son-onge qu'à-à mal.

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce donc qu'il a fait.

DUVERNEY, l'aîné.

J'étois resté pour prendre un mouchoir. Mon frère descendoit tout seul. Robert l'a entendu ; il s'est caché, puis il a sauté tout-à-coup sur lui en poussant un grand cri. Mon frère a eu tant de peur, qu'il est tombé ; et en roulant sur les marches, il s'est massacré tout le nez.

FRÉDÉRIC.

Oh ! j'en suis bien fâché pour le pauvre petit. M. Robert a toute la mine d'un mauvais sujet. C'est aujourd'hui la première fois qu'il nous honore de sa compagnie. Son père a tant prié mon papa de le mettre de ma société !

DUVERNEY l'aîné.

Je te plains. Nous ne vivons plus avec lui.

FRÉDÉRIC.

Mon papa vous croyoit fort bien ensemble, parce que vous demeurez dans la même maison ; et il a pensé que ce

seroit vous faire plaisir de l'inviter en même temps que vous.

DUVERNEY l'aîné.

Ah! du plaisir? Nous en aurions un fort grand de le savoir à cent lieues. Depuis qu'il est notre voisin il ne nous a causé que de la peine. Il a déjà cassé toutes les vitres à coups de pierre, et il vouloit faire croire que c'étoit nous.

FRÉDÉRIC.

Est-ce qu'on ne s'en plaint pas à son père?

DUVERNEY l'aîné.

Oh! c'est un homme singulier. Il gronde un peu son fils, paie le dommage, et puis il n'y pense plus.

FRÉDÉRIC.

A la place de votre papa, je ne voudrois pas vous voir demeurer sous le même toit que lui.

DUVERNEY l'aîné.

Que veux-tu? Nous étions embarrassés d'un appartement considérable qui se trouvoit vuide depuis la mort de maman. Mon papa ne pouvoit plus y

entrer que les larmes ne lui vinssent aux yeux. Il a été bien aise de trouver à le louer.

FRÉDÉRIC.

Et il en est peut-être fâché à présent?

DUVERNEY l'aîné.

Oh! je t'en réponds. Il nous a bien défendu de nous lier avec Robert. C'est un si mauvais garnement! Tous les gens du quartier ne passent qu'en tremblant devant la maison. Tantôt il les seringue avec de l'eau sale, ou leur jette sur la tête un panier d'ordure; tantôt il va leur accrocher derrière le dos des queues de lapins ou de grands morceaux de papier, pour les faire huer par la populace. Et puis sa pêche des perruques!

FRÉDÉRIC.

Que veux-tu dire?

DUVERNEY l'aîné.

Oui, il les prend à l'hameçon comme des carpes. Lorsqu'un honnête ouvrier s'arrête pour causer sous nos fenêtres

avec quelqu'un de ses amis qu'il rencontre dans la rue, Robert monte au balcon; et avec un crochet attaché au bout d'une longue perche, il enlève la perruque : puis il court l'attacher à la queue d'un chien qu'il a tout prêt, et qu'il chasse par une autre porte de la maison : ensorte que la malheureuse perruque a traîné un quart-d'heure dans la crotte avant que le pauvre homme ait pu la ratrapper.

FRÉDÉRIC.

Mais voilà qui passe le badinage.

DUVERNEY l'aîné.

Ce ne sont encore là que ses moindres méchancetés. Si je te parlois de tous les chiens qu'il estropie, et de tous les chats auxquels il a coupé la queue, je ne finirois pas. Il n'y a pas long-temps qu'un des amis de son père se fracassa l'épaule en tombant sur l'escalier où Robert avoit semé par malice des pois secs. Pour les domestiques, je suis sûr qu'il n'en resteroit pas un seul pendant vingt-quatre heures à la maison, sans

les gros gages qu'on est obligé de leur donner.

FRÉDÉRIC.

Je t'avoue que je ne serois pas fâché de le voir. J'aime les enfans un peu gais.

DUVERNEY l'aîné.

A la bonne heure. Il est tout naturel d'aimer ses semblables. Mais sa gaîté est bien différente de la tienne. Tu es un petit brin espiègle, toi. Je suis pourtant bien sûr que tu ne voudrois pas faire de mal exprès à qui que ce soit; au lieu que le méchant ne demande que plaies et bosses.

FRÉDÉRIC.

Oh! cela ne m'effraie pas. J'en aurai plus de gloire à le moriginer.

DUVERNEY l'aîné.

S'il vient, tu ne trouveras pas mauvais que mon frère se retire. Il lui joueroit quelque vilain tour.

DUVERNEY le cadet.

Ou-ou-i. Je m'en-i-irai.

FRÉDÉRIC.

Non, non, nous sommes d'anciens

amis, nous. Je ne veux pas que ce nouveau venu vienne nous séparer. Je saurai bien lui tenir tête ; tu verras.

Mais j'entends du bruit. Est-ce lui? Non ; c'est ma sœur avec ses amies.

SCÈNE V.

FRÉDÉRIC, DUVERNEY l'aîné, DUVERNEY le cadet, LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAÏDE, LOUISE.

(*Les petits messieurs s'inclinent respectueusement devant les jeunes demoiselles.*)

LÉONOR.

Je suis bien votre servante, messieurs. Mais pourquoi donc vous tenez-vous debout? Il me semble, mon frère, que tu aurois pu faire asseoir ces messieurs depuis qu'ils sont ici?

FRÉDÉRIC.

Comme si nous ne savions pas qu'il faut être debout pour recevoir les dames?

LÉONOR.

Je suis charmée que tu connoisses ton devoir. Mais est-ce que M. Robert n'est pas ici ? (*A Duverney l'aîné.*) Je croyois qu'il seroit venu avec vous.

DUVERNEY l'aîné.

Il y a long-temps que nous n'allons plus ensemble, Dieu merci.

FRÉDÉRIC.

Je viens d'apprendre de ses nouvelles. Il me tarde de me trouver face à face avec lui. Ah ! mon petit coquin ! nous nous verrons.

DOROTHÉE.

Est-ce qu'il pourroit être encore plus espiègle que M. Frédéric !

LOUISE, *d'un air malin.*

C'est beaucoup dire.

ADÉLAÏDE.

M. Frédéric ? C'est un agneau en comparaison. Nous le connoissons depuis long-temps, ma sœur et moi, ce M. Robert. N'est-il pas vrai, Louise ?

LOUISE.

Oh, sûrement! il m'a déjà bien fait endêver.

ADÉLAÏDE.

Il étoit autrefois de la société de mon frère, qui, heureusement, s'en est dépétré. C'est bien le plus méchant lutin!

LÉONOR.

Oh! pour de la lutinerie, vous en êtes tous là, vous autres messieurs.

DOROTHÉE.

Oui; mais faire le mal pour le plaisir de le faire!

JULIE.

C'est cela qui est vilain! Non, non, mon frère vaut mieux.

FRÉDÉRIC, *d'un ton ironique.*

Croi-tu? Je t'en remercie.

DOROTHÉE.

Ah ça! ma chère Léonor, nous nous mettons sous ta sauve-garde. Tu es la plus grande: et puis tu es aujourd'hui maîtresse de maison; tu pourras lui en imposer.

LÉONOR.

Ne craignez pas qu'il vous manque en ma présence. Je saurai le tenir en respect.

FRÉDÉRIC, *d'un air important.*

Oui, oui, tu défendras ces demoiselles; et vous, mes amis, je vous prends sous sa protection.

DUVERNEY l'aîné.

Il n'avisera pas de se jouer à moi, je t'assure; il me connoît. Je ne crains que pour mon frère.

DUVERNEY le cadet.

Il se mo-o-que toujours de moi.

LOUISE.

Le voilà bien! Les plus petits sont exposés à ses malices. C'étoit moi qu'il attaquoit toujours.

LÉONOR.

Je le crois: presque tous les méchans sont des lâches. Il me semble voir un roquet poursuivre un chat tant qu'il se sauve. Si le chat se retourne et lui montre ses moustaches, le roquet s'arrête, et se sauve à son tour.

JULIE.

Eh bien! tu lui feras le chat, toi.

LOUISE.

Oui; tu lui montreras les moustaches.

LÉONOR.

Il me semble que nous ferions bien de nous asseoir. Nous n'avons pas besoin, pour cela, d'attendre monsieur, le songe-malices.

FRÉDÉRIC.

Ah! le voici.

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, DUVERNEY l'aîné, DUVERNEY le cadet, LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAÏDE, LOUISE, ROBERT.

ROBERT, *à Frédéric, Léonor et Julie, en leur faisant un salut respectueux.*

MONSIEUR votre père a bien voulu me permettre de vous rendre ma visite.

LÉONOR.

Il nous a fait espérer beaucoup d'a-

vantages

vantages de l'honneur de votre connoissance, particulièrement pour mon frère.

JULIE.

Oh! il a besoin de bons exemples, je vous en avertis.

FRÉDÉRIC.

Eh quoi! mes sœurs, voudriez-vous laisser croire que les vôtres ne me suffisent pas?

LÉONOR.

Je crois, monsieur, devoir, avant tout, vous faire connoître notre petite société. Voici mademoiselle Dorothée de Louvreuil.

ROBERT, *d'un son de voix moqueur.*

Vraiment, j'en suis ravi.

LÉONOR.

Voilà mesdemoiselles de....

ROBERT.

Oh! j'ai bien l'honneur de les connoître. Celle-ci (*Montrant Adélaïde*), c'est madame de Pinbêche, qui chicane les gens à tort et à travers. Celle-là (*En montrant Louise, et boitant tout autour de la chambre*), hi han, hi han,

hi han, c'est la petite jument boiteuse, qui s'est cassé la jambe en voulant courir pour esquiver les coups de fouet. Pour monsieur (*En montrant Duverney l'aîné*), c'est un grave professeur de sagesse, qui regarde tous les humains en pitié. Et ce petit grivois, le meilleur de mes amis, (*En montrant Duverney le cadet, et faisant tomber son chapeau à terre*), c'est le chevalier de la B-r-r-r-e-douille, à qui sa maman a oublié de délier la langue lorsqu'il est venu au monde. (*Toutes les jeunes demoiselles se regardent avec la plus profonde surprise.*)

FRÉDÉRIC.

Et moi, monsieur Robert, qui suis-je donc? car je m'apperçois que vous êtes fort habile pour les portraits.

ROBERT.

Il faut que je vous connoisse un peu mieux pour vous peindre. Mais vous n'y perdrez rien.

LÉONOR.

Pour vous, monsieur, vous vous faites connoître au premier coup-d'œil,

et je dois avouer que vous n'y gagnez pas grand'chose. Je n'aurois jamais imaginé que des personnes polies et bien élevées se reprochassent les défauts de la nature. Si mes petits amis ne l'étoient pas aussi sincèrement, ils auroient des reproches à me faire de les avoir exposés à votre méchanceté. Mais ils voient bien que je ne devois pas m'y attendre.

ROBERT.

M. Frédéric, savez-vous bien que vous avez-là une sœur fort éloquente? C'est apparemment le frère prêcheur de la maison?

FRÉDÉRIC.

Elle s'entend assez bien à dire aux gens leurs vérités. C'est pour cela que nous l'aimons de tout notre cœur.

ROBERT.

Mais je n'y réussis pas mal, comme vous voyez. Aussi vous m'allez aimer à la folie. (*Fléchissant un genou devant Léonor.*) Je vous demande pardon, mademoiselle, de m'être mêlé de votre

emploi. Vous vous en tirez si bien!

LÉONOR.

Vos excuses et votre génuflexion sont une ironie insolente que je méprise. Mais fussent-elles sincères, à peine suffiroient-elles pour réparer toutes vos malhonnêtetés : et si je n'avois pris tout cela pour un badinage, fort grossier à la vérité, je sais bien ce que j'aurois déjà fait. Je vous prie très-instamment, monsieur, de ne plus vous permettre des plaisanteries de ce genre, afin que nous puissions rester ensemble, et nous amuser pendant la soirée.

ROBERT, *un peu confondu.*

Mais vous n'entendez pas raillerie, à ce que je vois ? Allons, soyons bons amis. (*Il lui tend la main.*)

LÉONOR, *lui donne la main.*

Très-volontiers, M. Robert; mais à condition....

ROBERT, *lui tournant le dos, et allant vers le petit Duverney.*

Tu es aussi un bon petit garçon, mon voisin: allons, tope là. (*Le petit Duver-*

ney hésite à lui donner la main. Robert la saisit, et lui secoue le bras avec tant de violence, que l'enfant se met à crier.)

DUVERNEY l'aîné, *courant au secours de son frère.*

Monsieur Robert!

FRÉDÉRIC *l'arrête et se met entre eux.*

Je vous prie, monsieur, de laisser cet enfant tranquille; autrement...

ROBERT.

Eh bien! que feriez-vous, petit marmouset?

FRÉDÉRIC, *d'un ton fier.*

Je suis petit; mais j'aurai toujours assez de force quand il faudra défendre mes amis.

ROBERT.

En ce cas-là, je veux en être. J'aurois cependant envie de faire auparavant un petit assaut. (*Il saute tout-à-coup sur lui, le prend par la queue, et lui donne un croc-en-jambe pour le faire tomber. Frédéric se tient ferme, et le repousse. Robert chancèle, et tombe,*

Frédéric lui met un genou sur la poitrine, et lui saisit les mains. On veut les séparer.)

FRÉDÉRIC, *avec sang froid.*

Un moment, s'il vous plaît, mesdemoiselles. Je ne lui ferai pas de mal. Eh bien! M. Robert, comment vous trouvez-vous de votre entreprise?

ROBERT, *en se débattant.*

Aye, aye! Otez-vous donc, vous m'étouffez.

FRÉDÉRIC.

Je ne me leverai point, que vous n'ayez demandé pardon à toute la compagnie.

ROBERT, *furieux.*

Pardon?

FRÉDÉRIC.

Sûrement, puisque vous nous avez tous offensés.

ROBERT.

Eh bien! oui, grace, grace.

FRÉDÉRIC.

S'il vous échappe encore une méchanceté, nous vous renfermerons jus-

qu'à demain dans la cave, pour y faire vos réflexions. Cela vaut beaucoup mieux que de vous tuer; vous n'en valez pas la peine. Allons, relevez-vous. (*Frédéric se lève, lui tend la main pour le ramasser; et quand il est debout :*) Ne m'en veuillez pas de mal, monsieur, ce n'est pas moi qui ai commencé le combat. (*Robert paroît honteux. Il garde un moment le silence.*)

DOROTHÉE, *bas à Julie.*

Je n'aurois pas cru ton frère si brave.

JULIE.

Oh! il est hardi comme un lion, sans être pourtant querelleur : c'est le meilleur enfant de la terre. Mais qu'attendons-nous depuis si long-temps? Nous devrions bien nous asseoir, et chercher à nous amuser par quelque jeu.

FRÉDÉRIC.

Vraiment oui; nous ne sommes ici que pour cela. Voyons : à quoi jouerons-nous? A quelque jeu un peu drôle, n'est-ce pas, Duverney?

DUVERNEY l'aîné.

Il faut laisser le choix à ces demoiselles. (*Robert se moque de lui par une grimace. Les autres ne font pas semblant de s'en appercevoir.*)

LÉONOR.

Frédéric, voilà une leçon de politesse que tu devrois retenir de ton ami. Nous pourrions jouer au lotto, ou choisir un jeu aux cartes qui nous amuse tous à la fois.

LOUISE.

Moi, j'aimerois mieux me divertir avec le petit Duverney. Si tu avois un livre d'images, nous nous amuserions à le feuilleter! N'est-il pas vrai, mon ami?

DUVERNEY le cadet.

Oh! ou-ou-i.

LÉONOR.

De tout mon cœur, mes enfans; je vais vous installer là-haut dans notre chambre. Vous ne manquerez point d'images, ni de joujoux. (*Louise et le petit Duverney se prennent par la main, et sautent de joie.*)

LÉONOR.

Voulez-vous monter un instant avec moi, mes chères amies ? J'ai un bonnet charmant à vous montrer. (*Tous ensemble.*) Oui, mon cœur ; allons, allons.

DUVERNEY l'aîné.

Me permettez-vous de vous donner la main jusqu'à votre appartement ?

LÉONOR.

Présentez-la plutôt à une de ces demoiselles. (*Duverney présente la main à Dorothée, qui se trouve le plus près de lui.*)

ROBERT, *d'un ton hargneux.*

Est-ce qu'on va me laisser tout seul ici ?

FRÉDÉRIC.

Non, monsieur : ces demoiselles voudront bien m'excuser ; et je resterai avec vous.

SCÈNE VII.

FRÉDÉRIC, ROBERT.

ROBERT.

Bon ! nous voilà seuls : nous pouvons imaginer entre nous deux quelque drôlerie.

FRÉDÉRIC.

Je ne demande pas mieux. Voyons.

ROBERT.

Il y auroit un tour à jouer aux petits Duverney.

FRÉDÉRIC.

Non, non ; je n'entends pas raillerie là-dessus. Point de malice à mes amis.

ROBERT.

On m'avoit dit que vous étiez si gai, que vous aimiez tant les espiégleries !

FRÉDÉRIC.

Si je les aime ? Eh ! je ne vis que de cela ; mais toujours sans fâcher personne. Quel tour aviez-vous donc imaginé ?

ROBERT.

Tenez, voyez-vous ? Voici deux grosses éguilles. Je vais les enfoncer par-dessous deux chaises, et faire passer la pointe seulement d'un demi-pouce. Vous présenterez les sièges à vos amis, car peut-être se défieroient-ils de moi. Et puis, lorsqu'ils voudront s'asseoir : Aye ! aye ! Figurez-vous leurs grimaces. Ha ha ha ha ! Cela me fait étouffer de rire d'avance. Ces demoiselles qui font tant les renchéries mourront elles-mêmes de plaisir.

FRÉDÉRIC.

Et si je vous en faisois autant à vous, comment prendriez-vous la chose ?

ROBERT.

Oh, moi ! c'est bien différent. Mais ces petits idiots ?

FRÉDÉRIC.

Vous les croyez idiots, parce qu'ils ne font pas de méchancetés ?

ROBERT.

Vous êtes bien difficile, au moins. Eh bien ! en voulez-vous d'un autre ?

FRÉDÉRIC.

A la bonne heure.

ROBERT.

J'ai du gros fil dans ma poche ; je vais enfiler une de ces aiguilles. Les demoiselles ne tarderont guère à descendre. L'un de nous deux ira poliment à leur rencontre, leur fera bien des mignardises, bien des révérences ; et l'autre, caché par derrière, coudra leurs robes ensemble. Il faudra danser ; nous les prendrons, et crac ! crac ! Entendez-vous ? Ha ha ha ha !

FRÉDÉRIC.

Oui, pour déchirer leurs habits, et les faire gronder par leurs mamans ?

ROBERT.

Et tant mieux ! C'est le plaisir !

FRÉDÉRIC.

N'en trouvez-vous donc qu'à faire du mal ?

ROBERT.

Mais cela ne m'en fait pas, à moi.

FRÉDÉRIC.

Ah ! je comprends. Vous ne voyez que

que vous seul dans l'univers. Vous comptez tous les autres pour rien.

ROBERT.

Il faut pourtant imaginer quelque chose pour rire. Ecoutez ; si nous faisions peur à la petite Louise et au petit Duverney ?

FRÉDÉRIC.

Mais c'est vilain encore ! On n'auroit qu'à vous faire peur, aussi à vous ?

ROBERT, *d'un air fanfaron.*

Oh ! je le permets. Je n'ai peur de rien, moi.

FRÉDÉRIC, *à part, en se mordant le bout du doigt.*

Oui-dà ? nous le verrons. (*Haut à Robert.*) Passe pour cela.

ROBERT.

Eh bien ! j'ai à la maison un masque effroyable ; je cours le chercher. Tâchez de faire descendre ici les deux enfans tout seuls, et vous verrez ! Je suis à vous dans un moment.

FRÉDÉRIC.

Bon ! bon ! (*Robert fait quelques pas pour sortir.*)

FRÉDÉRIC, *à part.*

C'est toi qui y seras pris, va. (*Il court après lui.*)

M. Robert ! M. Robert !

ROBERT, *revenant sur ses pas.*

Qu'est-ce donc ?

FRÉDÉRIC.

Il vaut mieux attendre qu'ils soient tout seuls là-haut. Car lorsqu'il n'y a que deux ou trois personnes dans ce salon, il y revient quelquefois un esprit; et nous pourrions nous en trouver fort mal nous-mêmes.

ROBERT.

Que voulez-vous dire, avec vos esprits ?

FRÉDÉRIC.

Oui. D'abord on entend un grand tintamarre, ensuite on voit un fantôme avec une torche allumée, puis la chambre paroît tout en feu. (*Il se recule,*

en affectant de la frayeur.) Tenez, il me semble que je le vois.

ROBERT, *un peu effrayé.*

Eh ! mon Dieu, que me dites-vous ? Et d'où cela vient-il donc ?

FRÉDÉRIC, *à voix basse, en le tirant à part.*

C'est qu'il logeoit ici autrefois un avare à qui on vola son argent. Il se coupa la gorge de désespoir, et son ombre revient de temps en temps pour chercher son trésor.

ROBERT, *tremblant.*

Oh ! je ne reste plus avec vous, tant qu'il n'y aura pas de monde.

FRÉDÉRIC.

Vous faisiez tant le brave tout-à-l'heure.

ROBERT.

Ce n'est pas que j'aie peur... mais... mais... c'est que je cours chercher mon épouvantail.

FRÉDÉRIC.

Oui, allez, allez. Je vais tout disposer, moi. Oh, quel plaisir !

ROBERT, *avec un sourire méchant.*

Sentez-vous comme ce sera plaisant !

FRÉDÉRIC.

On aura une belle frayeur, je vous en réponds.

ROBERT.

Eh ! tant mieux, tant mieux ! Je ne ferai qu'un saut pour aller et revenir.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

FRÉDÉRIC.

Ah ! tu veux effrayer les autres, et tu n'as pas de peur ! Je vais t'épouvanter, moi.

SCÈNE IX.

FRÉDÉRIC, LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAÏDE, DUVERNEY l'aîné.

LÉONOR.

Nous venons de voir sortir M. Robert en courant : il a passé devant nous sans nous saluer. Est-ce que vous vous êtes encore chamaillés ensemble ?

FRÉDÉRIC.

Au contraire. Il me croit à présent le meilleur de ses amis. J'ai fait semblant de vouloir être de moitié d'une malice qu'il prétendoit faire aux enfans qui sont là-haut. Mais il s'en mordra les doigts, je t'assure. Je ne crois pas qu'il ait envie de rentrer jamais dans cette maison.

LÉONOR.

Quel est donc ton projet ?

FRÉDÉRIC.

Je te le dirai tout-à-l'heure. Je n'ai

pas un moment à perdre. Il faut que tout soit prêt lorsqu'il reviendra. Permettez-vous, mesdemoiselles, que je sorte un instant ?

DOROTHÉE.

Oui, monsieur Frédéric; mais revenez bien vîte. Il nous tarde de savoir votre manœuvre.

FRÉDÉRIC.

Je me ferai un devoir de vous en instruire. Je suis ici dans la minute.

SCÈNE X.

LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAÏDE, DUVERNEY l'aîné.

LÉONOR.

Voila deux bons vauriens aux prises. Nous verrons ce qui en arrivera. L'un vaut bien l'autre.

DUVERNEY l'aîné.

Ah! mademoiselle, de grace, ne faites pas cette injure à votre frère et à mon

ami, de le comparer avec un aussi méchant garçon que Robert.

ADÉLAÏDE.

M. Duverney a raison. L'un n'a que des gentillesses, l'autre ne fait que des noirceurs.

JULIE.

Tout cousu qu'il est de méchancetés, je suis sûre que mon frère l'attraperoit mille et mille fois.

DOROTHÉE.

Quel service il nous rendroit de nous délivrer de ce mauvais garnement ! Nous n'aurions plus de plaisir à nous trouver ensemble s'il étoit de notre société.

LÉONOR.

Pourvu que Frédéric ne pousse pas les choses trop loin ! Il se croira peut-être tout permis envers lui.

DUVERNEY l'aîné.

Il n'en sauroit jamais faire assez. Ces ames noires et basses ont besoin d'être frappées à grands coups : c'est le meilleur service qu'on puisse lui rendre ; et

je suis persuadé que son père nous en saura un gré infini. Hélas ! il donneroit la moitié de sa fortune pour avoir un enfant comme Frédéric.

DOROTHÉE.

Ah çà, Léonor, ne va pas, au moins, contrarier ton frère dans ses desseins.

LÉONOR.

Mais, ma chère amie, ma position est fort délicate. Je tiens ici la place de maman ; et je ne puis rien permettre qu'elle n'eût elle-même approuvé.

ADÉLAÏDE.

Laisse-le faire. Nous prenons tout sur nous.

JULIE.

Oui, ma sœur. Guerre, guerre aux méchans !

SCÈNE XI.

FRÉDÉRIC, LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAÏDE, DUVERNEY l'aîné.

FRÉDÉRIC, *accourant joyeux.*

VOILA mes batteries toutes dressées. Il peut venir à présent; nous le recevrons.

LÉONOR.

Mais enfin, peut-on apprendre ?....

DOROTHÉE.

Oui, oui, nous voulons être du complot, et nous vous aiderons de toutes nos forces.

FRÉDÉRIC.

Il n'est pas nécessaire, mesdemoiselles. Il est brutal, et je ne veux pas vous exposer. Je viens d'arranger toutes choses avec le palefrenier. Il m'a compris à demi-mot, et il me secondera à merveille.

LÉONOR.

Au moins, faut-il que nous sachions...

FRÉDÉRIC.

Voiçi tout ce que vous devez savoir. Nous allons jouer à Colin-maillard, pour qu'il nous trouve bien en train lorsqu'il reviendra. Après quelques tours je me ferai prendre. Vous me laisserez voir un peu à travers le mouchoir, afin que je puisse le prendre à mon tour. Quand je lui banderai les yeux, vous vous retirerez tout doucement dans le cabinet de mon papa, en emportant les lumières, et vous me laisserez seul avec lui. Je vous appelerai lorsqu'il en sera temps.

DUVERNEY l'aîné.

Mais s'il va te rosser dans votre tête-à-tête ?

FRÉDÉRIC.

Bon! tu as vu comme je l'ai terrassé. Je ne le crains pas. Je viens de voir encore tout-à-l'heure combien il est poltron. Mais avant tout, il faut faire descendre les petits ; car il pourroit

monter là-haut tout de suite, et leur faire quelque frayeur. Julie, va les chercher, et amène-les ici.

JULIE.

Oui, oui, j'y cours.

SCÈNE XII.

FRÉDÉRIC, LÉONOR, DOROTHÉE, ADÉLAÏDE, DUVERNEY l'aîné.

LÉONOR.

Mais, Frédéric, je ne sais pas trop si je dois permettre.....

ADÉLAÏDE.

Eh, mon Dieu! laisse-le donc faire.

FRÉDÉRIC.

Oui, ma sœur, repose-t-en sur moi. Tu sais que je ne suis pas méchant. Je ne lui ferai pas seulement la moitié de ce qu'il mérite. Il en sera quitte pour la peur.

LÉONOR.

A la bonne heure, sur ta parole.

FRÉDÉRIC.

Allons; dépêchons-nous de ranger tout ceci, pour être en mouvement à son arrivée. (*On range la table et les chaises. Dans cet intervalle, Julie revient avec Louise et le petit Duverney.*)

SCÈNE XIII.

FRÉDÉRIC, LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAÏDE, LOUISE, DUVERNEY l'aîné, DUVERNEY le cadet.

FRÉDÉRIC, *allant à leur rencontre.*

VENEZ, mes petits amis; passez dans le cabinet de mon papa, et prenez bien garde de ne pas faire trop de bruit, de peur que Robert ne vous entende.

JULIE.

Je vais les y conduire. Il y a un livre d'estampes; je resterai avec eux pour les amuser.

LOUISE.

LOUISE.

J'ai cru qu'on venoit nous chercher pour goûter. Est-ce que nous ne pouvons pas rester avec vous pour l'attendre?

FRÉDÉRIC.

J'irai vous chercher lorsqu'on l'aura servi. Entrez toujours. Robert voudroit faire du mal, et je ne le veux pas.

DUVERNEY le cadet.

O-oh ! a-al-lons-nous-en. (*Julie prend un flambeau sur la table, et les conduit dans le cabinet.*)

SCÈNE XIV.

FRÉDÉRIC, LÉONOR, DOROTHÉE, ADÉLAÏDE, DUVERNEY l'aîné.

FRÉDÉRIC.

Tout est bien convenu entre nous? Mes yeux mal bandés; et, à mon signal, emporter les lumières et passer dans le cabinet. Du silence sur-tout.

DOROTHÉE.

Oui, oui ; soyez tranquille.

FRÉDÉRIC.

J'entends du bruit, je crois. Chut. (*Il court à la porte qui donne sur l'escalier, et prête l'oreille.*) C'est lui, c'est lui. Vîte, que l'une de vous se fasse bander les yeux.

DOROTHÉE.

Tiens, Adélaïde, je commencerai. Voilà mon mouchoir. (*Adélaïde bande les yeux à Dorothée, et le jeu commence. Frédéric, Duverney l'aîné, Léonor et Adélaïde passent et repassent autour de Dorothée, qui les poursuit sans les attraper.*)

SCÈNE XV.

FRÉDÉRIC, LÉONOR, DOROTHÉE, ADÉLAÏDE, DUVERNEY l'aîné, ROBERT.

Robert en entrant va pincer un doigt à Dorothée, lorsqu'elle étend ses mains en avant. Dorothée le saisit, et s'écrie :)

DOROTHÉE.

C'EST monsieur Robert : je le reconnois à sa malice.

FRÉDÉRIC.

Il est vrai, c'est lui ; mais il n'étoit pas d'abord du jeu : c'est à recommencer.

ROBERT.

Sûrement. M. Frédéric a raison.

DOROTHÉE.

A la bonne heure. Mais si je vous attrape à présent, ce sera tout de bon ; je vous en préviens.

ROBERT.

Oui, oui. (*Il prend Frédéric à l'écart, tire à demi son masque de la poche, et le lui montre.*) Voyez-vous cela?

FRÉDÉRIC, *reculant comme s'il avoit peur.*

Oh! comme il est affreux! Il m'effrayeroit moi-même. Cachez-le bien. Nous allons encore jouer quelques minutes, et nous nous esquiverons.

ROBERT, *bas, à Frédéric.*

C'est bien dit. Il faut que je fasse d'abord un peu enrager ces demoiselles.

FRÉDÉRIC, *bas, à Robert.*

Je vais faire le premier une malice à Dorothée. Si elle me prend, elle croira que c'est vous, et rien de fait.

ROBERT, *bas, à Frédéric.*

Bon, bon! je veux lui faire la mienne aussi.

ADÉLAÏDE.

Eh bien! messieurs, finirez-vous vos secrets? vous faites languir tout notre jeu.

ROBERT.

Nous voilà, nous voilà ! (*Frédéric rode autour de Dorothée avec l'air de vouloir la tirailler par sa robe ; et voyant que Robert s'éloigne pour aller chercher une chaise, il dit tout bas à Dorothée :*) Je vais me faire prendre. (*Robert revient avec une chaise, et la couche sur le chemin de Dorothée. Frédéric ôte la chaise, et se met à quatre pattes. Dorothée le rencontre du pied, se baisse et le saisit. Frédéric rentre sa tête dans ses épaules, comme s'il avoit peur qu'on le reconût.*)

DOROTHÉE, *après l'avoir tatonné long-temps, et fait semblant d'hésiter, s'écrie :*

C'est monsieur Frédéric !

FRÉDÉRIC, *affectant un air déconcerté :*

Ah ! diantre, me voilà pris !

DOROTHÉE, *ôtant son mouchoir.*

Vous vous avisez donc aussi de faire des malices ? je croyois que cela n'ap-

partenoit qu'à M. Robert. Allons, allons, je prendrai ma revanche. (*Elle bande les yeux à Frédéric, de manière qu'il puisse y voir un peu, le conduit au milieu de la chambre, lui fait faire deux tours et demi; et levant ses deux mains en l'air:*) Combien de doigts?

FRÉDÉRIC.

Six.

DOROTHÉE, *le poussant.*

Pauvre aveugle, passe ton chemin. (*Frédéric erre long-temps, et se laisse houspiller par tout le monde. Dorothée, sur-tout, l'agace et le chatouille. Il feint de la poursuivre, et tombe tout-à-coup sur Robert.*)

FRÉDÉRIC.

Ha, ha! j'en tiens un. C'est un garçon. M. Robert! (*Il baisse le mouchoir.*) Effectivement, je ne me suis pas trompé.

ROBERT, *bas, à Frédéric.*

Pourquoi me prendre?

FRÉDÉRIC, *bas, à Robert.*

Laissez faire, je vais vous pousser

Duverney dans les mains. (*Avec un air mystérieux.*) Motus !

ROBERT, *à part.*

Ah ! c'est bon ! Quand je le saisirai, je veux le pincer jusqu'au sang. (*Frédéric se met à bander les yeux à Robert. Aussi-tôt Duverney et les demoiselles emportent les bougies, et se retirent sur la pointe du pied dans le cabinet, en disant l'un après l'autre avant d'y entrer :*) Eh bien ! c'est-il fait ? — Dépêchez-vous donc ? — Il vous faut bien du temps. — Que complottez-vous-là tous deux ? (*Au même instant le palfrenier se présente à la porte qui donne sur l'escalier, portant une torche allumée d'une main, et de l'autre, au bout d'un bâton, une tête de bois ensevelie sous une vaste perruque. Il est couvert dans toute sa hauteur d'une longue robe noire traînante. Frédéric lui fait signe de rester à l'entrée du salon. Il achève de bander les yeux à Robert, et lui fait faire quelques pas :*) Allons, les trois tours. Les bras étendus. (*Robert tourne.*)

Un. Paix donc, mesdemoiselles. Deux. Que chacun reste à sa place. Et trois. Allez. (*Il le pousse.*) Va, pauvre aveugle, cherche ton chemin. (*Il court aussi-tôt prendre son porte-voix derrière la porte, détache de la ceinture du palfrenier de grosses chaînes, qui tombent autour de lui, et s'écrie :*) Que vois-je? Le revenant! sauvons-nous, sauvons-nous! (*Il ferme la porte à grand bruit, se cache derrière le prétendu fantôme, et crie avec son porte-voix :*) C'est donc toi qui viens voler mon trésor?

ROBERT, *tout tremblant, et sans avoir le courage de se débander les yeux.*

Qu'entends-je? Au feu! au secours! Frédéric! Duverney!

LE PORTE-VOIX.

Il ne viendra personne, je les ai tous fait disparoître. Ote ton bandeau, et regarde-moi. (*Il va se poster au côté droit du salon. Robert, sans ôter son mouchoir, se cache encore la tête entre*



Je te reconnois! tu est Robert.. crois-tu donc m'échapper?....

C. Monnet inv. del. Armand sculp.



les deux mains. Il recule à mesure du côté opposé, en entendant le bruit des chaînes que traînent le fantôme.)

LE PORTE-VOIX.

Je le veux. (*Robert baisse en tremblant le mouchoir qui lui tombe autour du cou. Ses yeux sont fixés à terre. Il les relève peu à peu; et considérant le fantôme, il pousse un grand cri, et demeure immobile, la bouche béante.*)

LE PORTE-VOIX.

Je te reconnois! tu es Robert! (*Robert, à ce mot, se met à courir de tous côtés pour se sauver. Il trouve la porte fermée. Il tombe à genoux à quelques pas, étend ses bras devant lui, et détourne la tête.*)

LE PORTE-VOIX.

Crois-tu donc m'échapper?

ROBERT, *d'une voix entrecoupée.*

Je ne vous ai rien fait. Ce n'est pas moi qui vous ai volé.

LE PORTE-VOIX.

Tu ne m'as pas volé? Tu es capable de tout. Qui est-ce qui seringue les

passans ? qui leur accroche au derrière des queues de lapins ? qui pêche leurs perruques à l'hameçon, qui estropie les chiens, et coupe la queue à tous les chats ? qui vouloit tout-à-l'heure piquer les fesses à ses amis ? Qui est-ce qui a dans sa poche un masque effroyable pour faire peur à deux enfans ?

ROBERT.

Ah ! c'est moi, c'est moi ! Je suis le plus méchant des hommes. Mais je vous demande pardon ; je ne ferai plus rien à l'avenir.

LE PORTE-VOIX.

Et tout ce que tu as fait ? Tu ne feras plus rien ? qui m'en répondra ?

ROBERT.

Moi, moi !

LE PORTE-VOIX.

Me le promets-tu ?

ROBERT.

Oui, je vous le jure.

LE PORTE-VOIX.

Eh bien ! je te fais grace. Il ne tiendroit pourtant qu'à moi de te foudroyer.

(Le fantôme agite sa torche qui répand un grand éclat de lumière, et s'éteint. Robert tombe étendu de tout son long, le visage contre terre.)

SCÈNE XVI.

M. DE JULIERS, FRÉDÉRIC, ROBERT, LE FANTOME.

(M. de Juliers entre dans le salon, tenant à la main un flambeau.)

M. DE JULIERS.

QU'EST-CE que tout ce tapage que j'entends ?

ROBERT, *sans lever la tête.*

Mais est-ce que je fais du bruit, donc ? Mon Dieu ! mon Dieu ! Ah ! ne m'approchez pas.

M. DE JULIERS, *l'appercevant.*

Qui est là ?

ROBERT.

Eh ! vous savez bien qui je suis. Vous m'aviez fait grace.

M. DE JULIERS.

Moi, je vous ai fait grace?

ROBERT.

Je ne vous ai pas volé. Je ne serai plus méchant, je ne le serai plus.

M. DE JULIERS.

Mais n'est-ce pas Robert?

ROBERT.

Eh! oui, je suis Robert. Grace! grace!

M. DE JULIERS.

Que faites-vous donc, mon ami, dans cette posture? (*Il pose sa lumière à terre, va à lui, et le relève.*)

ROBERT, *se débattant d'abord, et le reconnoissant ensuite.*

M. de Juliers! c'est vous? (*Son visage s'éclaircit.*) Ah! il est parti. (*Il tourne la vue de tous côtés; il apperçoit le fantôme, et se détourne avec effroi.*) Le voilà encore! Le voyez-vous? (*Frédéric va ouvrir la porte du cabinet.*)

SCÈNE

SCÈNE XVII.

LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAÏDE, LOUISE, DUVERNEY l'aîné, DUVERNEY le cadet, *sortant du cabinet avec des flambeaux.*

(*Louise et Duverney le cadet témoignent quelque frayeur à l'aspect du fantôme. Les autres poussent de grands éclats de rire.*)

M. DE JULIERS.

Que signifie tout ceci?

FRÉDÉRIC, *s'avançant.*

Rien que de fort simple, mon papa. Ce grand fantôme, c'est votre palefrenier, avec votre perruque et votre robe de palais.

LE PALEFRENIER *jette à terre son déguisement, et paroît en souguenille.*

Oui, monsieur, c'est moi.

M. DE JULIERS.

Voilà un fort vilain badinage, mon fils.

FRÉDÉRIC.

Mon papa, demandez à la compagnie, si M. Robert ne l'a pas mérité. Il vouloit faire peur à ces petits. (*En montrant Louise et Duverney le cadet.*) Je n'ai fait que le prévenir. Qu'il fasse voir le masque effroyable qu'il a dans sa poche.

M. DE JULIERS, *à Robert.*

Cela est-il vrai ?

ROBERT, *lui donnant le masque.*

Hélas ! oui, monsieur, le voilà.

M. DE JULIERS.

Vous n'avez donc que ce que vous avez mérité.

DOROTHÉE.

C'est nous qui avons engagé Léonor de permettre que M. Frédéric lui donnât cette leçon.

ADÉLAÏDE.

S'il vous saviez toutes les autres méchancetés qu'il a faites !

M. DE JULIERS.

Quoi, monsieur ! est-ce donc ainsi que vous vous annoncez chez moi le

premier jour que vous y entrez ! Vous m'avez manqué dans mes enfans, qui se faisoient une fête de vous recevoir : vous avez manqué à ces demoiselles, que vous deviez respecter. Retournez chez monsieur votre père. En vous voyant chasser d'une maison honnête, il apprendra de quelle importance il est de corriger les vices de votre cœur. Je ne veux point de vos détestables exemples pour mes enfans. Allez, monsieur, et ne reparoissez plus ici. (*Robert confondu se retire.*)

SCÈNE XVIII.

M. DE JULIERS, FRÉDÉRIC, LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAÏDE, LOUISE, DUVERNEY l'aîné, DUVERNEY le cadet.

M. DE JULIERS.

*Et vous, mes amis, si la circonstance excuse peut-être aujourd'hui ce que vous avez fait, ne vous permettez plus

de ces jeux à l'avenir. Les frayeurs dont on est frappé dans un âge aussi tendre que le vôtre, peuvent avoir des suites funestes pour toute la vie. Ne vous vengez des méchans qu'en vous montrant meilleurs; et souvenez-vous, d'après l'exemple de Robert, qu'en voulant faire du mal aux autres, on le fait le plus souvent retomber sur soi-même.

TABLE ET MORALITÉS DU SECOND VOLUME.

1°. L'INTEMPÉRANCE porte avec soi sa punition.

2°. L'avarice est un vice si odieux, que l'on ne plaint même pas ceux qui s'y étant livrés, en deviennent victimes.

3°. Après le plaisir que procure une bonne action, l'un de ses bons effets, et peut-être le meilleur, est le desir qu'elle donne d'en faire de semblables.

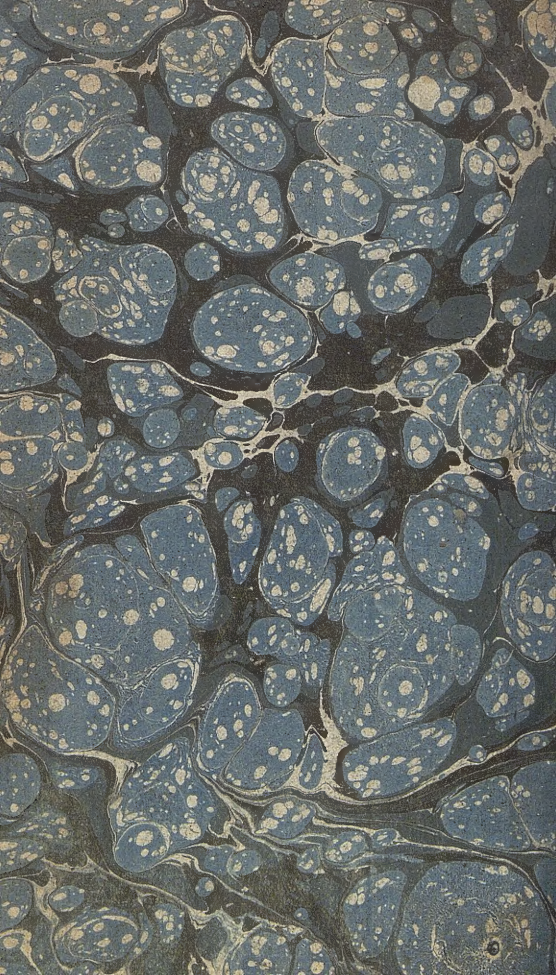
Sans la bonté du cœur, les agrémens de l'esprit sont des qualités dangereuses, et la beauté du corps n'est qu'un appât funeste.

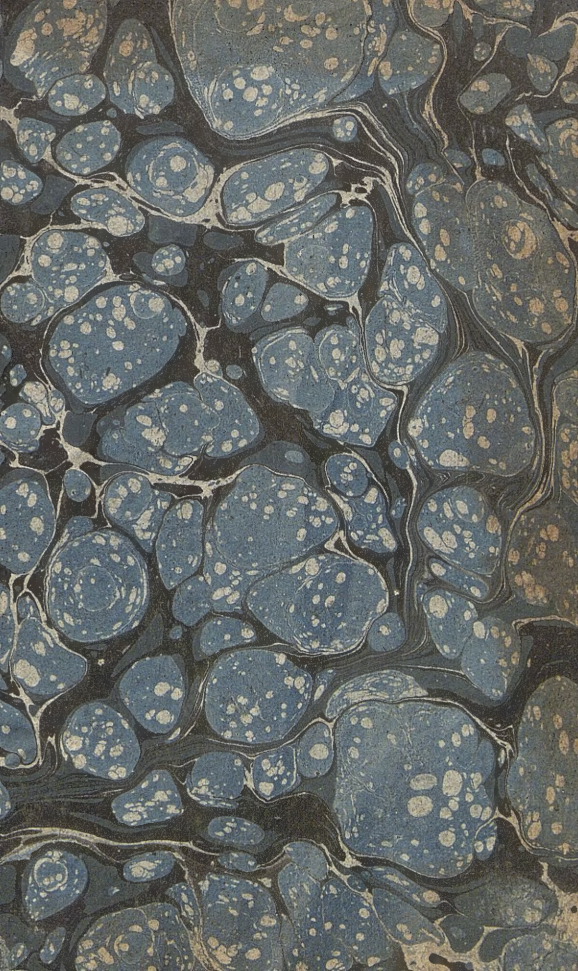
un repos qui semble mortel : cependant, avec les tourbillons de neige et les torrens de pluie, le ciel verse sur nos sillons les germes de la fécondité. La terre les a recueillis en silence; la chaleur de son sein leur a communiqué une fermentation génératrice : par-tout s'élaborent, déjà par-tout s'amassent les sucs nourriciers de la sève. La première haleine du zéphir fond le dernier nuage glacé qui voiloit le soleil; il s'élance plein de jeunesse et de gloire; il répand sur l'univers, qui s'éveille, l'amour, l'existence et le bonheur ! La nature, comme une épouse triomphante, déploie sa robe nuptiale de verdure sur laquelle Flore a symétrisé ses guirlandes : les oiseaux chantent l'hymne de l'Hyménée ; et pendant trois mois de jours sereins, le printemps a réjoui nos yeux. A la douce chaleur, à la splendeur tempérée du ciel succède tout-à-coup les ardeurs de l'été. L'atmosphère, pleine de vapeurs enflammées, offre l'image d'une fournaise d'airain, où, au centre d'un épouvantable foyer, flamboie d'une affrense lumière, un soleil dévorant. Les fleuves bouillonnent, les ruisseaux tarissent, la fleur expire desséchée sur sa tige. Mais les épis commencent à rouler leurs vagues jaunissantes : suspendue à la

branche dépouillée de son feuillage, la poire parfumée de sucs ambrés, se revêt de corail : la grappe se bronze et mûrit : Vertumne et toutes les divinités de l'automne ont préparé leurs paniers. Ainsi, dans un cercle varié de desirs, d'espérances et de jouissances, les saisons embrassent toute l'année : toujours constantes, sans être jamais les mêmes; mesurant leur cours à notre foiblesse; amies de l'habitude; et s'accommodant à notre légéreté, amies du changement. Le vieil hiver laisse flotter sa barbe glacée sur le sein vermeil du printemps : celui-ci pare d'une couronne de fleurs le front brûlant de l'été; tandis que Bacchus, souriant à l'automne, exprime sur sa bouche purpurine le nectar qu'il a mûri pour elle...

Comme on se sert de poison pour guérir certaines maladies, il faut quelquefois employer des moyens extraordinaires pour corriger certains défauts; mais, dans l'uu et l'autre cas, sans tirer à conséquence.

FIN DU SECOND VOLUME.





ŒUVRES
DE
BERQUIN.

2

colorchecker CLASSIC

calibrite

mm